

Archives Noël Roussel

Source à citer pour toute utilisation publique : <https://resistanceauquotidien.fr/>

7-Divers_après_Libération

Fac-similés de coupures de journaux (MUR ou autres) ou fascicule parus après la Libération (1944-1945) sur différents sujets :

Contenu

Pages	Sujet
2 à 7	MUR : Combats de la Margeride et du Mont Mouchet
8 à 12	MUR : Les atrocités Allemandes (Mont-Mouchet, Cantal - juin à août 44)
13 à 15	MUR : Divers autres sujets
16	MUR : Congrès du Mouvement Libération Nationale (20 janvier 45)
17 à 21	MUR et La Montagne : Divers articles sur des actions mémorielles
22	? : Une action des Postiers en 1942
23 à 35	Fascicule « Neufs Chansons Interdites » - François Lacolère (Aragon)

AUX CHEFS DES DEPARTEMENTS ET DES SOUS-ARRONDISSEMENTS

ORDRE N° 1

L'Armée de la Libération est maintenant constituée au cœur de nos montagnes d'Auvergne.

Je rappelle aux Chefs responsables qu'en dehors des hommes auxquels il a été confié une mission précise (sabotage, épuration, renseignements), tous les hommes sans exception (sédentaires ou maquis) doivent nous rejoindre.

Les défaillants seront rayés des Forces Françaises de l'Intérieur et de la Libération.



**Colonel COULAUDON
dit GASPARD**

*Chef régional des F.F.I.
Président de la Fédération Nationale
des Maquis de France.*

Chaque homme doit emporter avec lui :

- Sa meilleure paire de souliers et sabots,
- chaussettes et linge de corps,
- une ou deux couvertures chaudes,
- leurs armes, s'ils en ont reçu,
- si possible une tente ou bâche par dix hommes.

Le Chef de Groupe doit s'assurer d'un camion qui servira au transport des troupes.

Il y a grand intérêt à rejoindre immédiatement avant que les routes ne soient barrées et que le plan allemand (listes noires) ne soit mis en application.

AU MAQUIS,
le 20 mai 1944.

**Le Chef Régional des F.F.I. :
GASPARD.**

N. B. — Préparer liste des hommes dont le départ peut provoquer une demande de secours pour charges de famille.

APRÈS LE MONT-MOUCHET

L'historique des combats de la Margeride

Dans l'enthousiasme de cette belle journée du 20 mai 1945, qui voit se grouper autour du Mont-Mouchet, les représentants de cette élite française qui lutta pour la libération du pays, on oublia ou pour être plus exact, on n'eut pas le temps d'évoquer les luttes qui marquèrent le début de l'action victorieuse des F.F.I. Cette lacune est, désormais comblée.

2 JUIN 1944

C'était en Auvergne, près de ces ruines qui présideront à la manifestation du 20 mai. Depuis dix jours, l'appel aux armes avait été lancé et déjà des milliers de volontaires se pressaient. Armés, grâce à quelques parachutages, vêtus tant bien que mal, ils s'organisaient en compagnies et s'installaient, sur le terrain, se préparant à la défense au cas où l'ennemi voudrait les en chasser. Autour d'eux, l'atmosphère était lourde de menaces, les espions pullulaient, la Gestapo rôdait. Tandis que Duchêne s'employait à démasquer les premiers, Judex et ses Truands rôdèrent, à Saint-Flour, tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient aux seconds.

Malgré tout, le moral était bon, l'enthousiasme gonflait les cœurs, la confiance était générale, on attendait, d'un moment à l'autre, la nouvelle du débarquement des Alliés.

C'est dans cette ambiance que se produisit la première alerte. Elle eut lieu le 2 juin, mais ne surprit personne. Déjà, plusieurs compagnies étaient formées, encadrées, mises en place.

Le bataillon Puychaudet (Guignat), installé dans la forêt de la Margeride, surveillait les routes venant de Saint-Flour et de Brioude. La 4^e compagnie faisait face à Ruines et à Clavières. Au nord, les 10^e et 14^e compagnies surveillaient le carrefour de Pinols et la route de Langrac. Au sud, les 2^e et 11^e compagnies faisaient face à la route de Saint-Chély. A l'extérieur de ce dispositif, le capitaine Marcel tenait les hauteurs de la Laubie et pouvait agir sur Clavières, Lorières ou Paulhac, le corps-franc Laurent et la 12^e compagnie installés à Chamblard, interceptaient la route du Puy et pouvaient intervenir sur Auvers ou Paulhac.

Le 2 juin, à la pointe du jour, tandis que les nuages noyaient encore le Mont-Mouchet, un bataillon de S.S., venu de Mende, débarquait à Paulhac. A peine à terre, il partait à l'attaque, appuyé par de nombreux mortiers. Mais l'on veillait : en quelques minutes, la fusillade devint vive, les vallées s'emplirent de l'écho des mitrailleuses et des bruits de grenades et des mousquetons. La 2^e compagnie recevait le baptême du feu. Le choc fut rude, inlassablement, sans se soucier des pertes, les Boches repartaient à l'attaque, mais les gars d'Eloy, de Jouanneau et de Daladier s'accrochaient farouchement et, vers la fin de la matinée, quand le soleil enfin perça la brume, ils tenaient toujours leurs positions. Malheureusement, leurs munitions s'épuisaient — il fallait les aider sous peine de les voir succomber — les Boches s'acharnaient et cherchaient à déborder leurs ailes.

Alors, tandis que les Truands renforçaient leur front et leur apportaient de nouvelles munitions, les gars de Duchêne, d'une part, ceux de Lavenue et de Marcel, d'autre part, étayaient leurs flancs pour les préserver d'un débordement. Au début de l'après-midi, le Boche était enfin définitivement stoppé. Il restait néanmoins sur place, et sa présence constituait un danger qu'il fallait supprimer. Une manœuvre fut montée. Pendant que les efforts conjugués d'Eloy, Judex, Lavenue et Marcel occupaient l'ennemi, le corps-franc Laurent et la 12^e compagnie furent alertés. Se couvrant en direction du Puy par un détachement qui barrait la route de Sanguers, ils embarquaient pour atterrir derrière l'ennemi et l'attaquer. La surprise fut complète. Désorientés par cette attaque à laquelle ils ne pensaient même pas, les Boches n'avaient plus qu'un souci : rejoindre leurs cantons et regagner leur base.

C'est ainsi que, le 2 juin 1944, QUATRE JOURS AVANT LE DEBARQUEMENT DES ALLIES EN NORMANDIE, on eut, dans la région du Mont-Mouchet, le spectacle d'un détachement de l'armée régulière allemande fuyant en désordre après un engagement désastreux qui leur coûta plus de 100 tués et blessés.

C'ETAIT SANS DOUBTE LA PREMIERE VICTOIRE FRANCAISE REMPORTEE

SUR LE SOL NATIONAL PAR L'ARMEE DES VOLONTAIRES. Beau début pour la Résistance d'Auvergne, qui prenait la conscience de sa force et y puisait l'énergie nécessaire pour affronter pendant plus de cinq mois les durs combats qui devaient aboutir à la libération de la France.

Et pourtant ! Rien ne manquait à l'adversaire ! Armement, équipement, instruction militaire, cadres, ravitaillement... il avait tout. Est-ce donc hasard ou malchance, s'il a été battu ? Non. L'explication est tout autre. Le combat n'est pas affaire de technique pure. Une de nos gloires militaires, le maréchal Joffre, disait : « On ne fait pas la guerre avec des formules mais avec des hommes ». Or, maquisards d'Auvergne, vous étiez des hommes. Sous vos uniformes disparates, battaient des cœurs animés du plus pur et du plus ardent patriotisme. Vous aviez foi dans les destinées de la France et c'est à elle que vous pensiez, c'est pour elle que vous vous battiez. Et puis, entre vous régnait la plus franche, la plus cordiale camaraderie. Tout le secret de votre victoire est là. Vous aviez un idéal et vous étiez unis pour le défendre. C'est cela qui vous a permis d'affronter un ennemi puissamment armé et de le vaincre.

Ne l'oubliez pas aujourd'hui. La France est victorieuse, mais son relèvement commence à peine. Elle a encore besoin de vous. Comme par le passé, restez unis pour être forts et pour la défendre à nouveau. Chassez de vos rangs ceux qui, depuis sept mois, obliant la cause pour laquelle ils se sont battus, ne songent plus qu'à eux. Restez purs pour continuer l'œuvre que vous avez si bien su commencer. Servez sans esprit partisan, avec le seul souci de la Justice. Continuez à vous serrer les coudes. Montrez aussi le vrai visage de la Résistance française. Elle a été à l'avant-garde de la libération du pays, elle saura se mettre à l'avant-garde de sa rénovation.

(A suivre.)

GASTON.

L'HISTORIQUE DE LA BATAILLE DU MONT-MOUCHET

(Suite)

10 et 11 JUIN 1944

Sur la route de Mende, aucun ennemi ne s'est montré.

Devant cette situation, la décision suivante est prise :

Une action venant de l'extérieur (réduit de la Truyère) sera entreprise dès que possible contre l'ennemi le plus mordant, celui de Clavières.

A cet effet, ordre est donné à deux compagnies du réduit de la Truyère de se porter sur les arrières de l'ennemi (région de Chaliers) et d'attaquer le 11, à la pointe du jour, sur l'axe Chaliers-Clavières.

Parallèlement, deux compagnies, prélevées sur le bataillon tenant les bois de la Margeride, se grouperont dans les ravins de Trailus pour attaquer à la même heure sur l'axe Trailus, Le Morle, Clavières.

Les ordres pour ces opérations partent aussitôt, tandis que partout le combat continue. A la nuit tombante, l'ennemi a dépassé Clavières de 5 km., mais s'est heurté à la 9^e Cie Yves, qui barre la route.

A 22 heures, subitement la fusillade cesse.

On a vite l'explication de ce silence. Le boche se replie partout. On le suit un moment avec prudence, puis on l'abandonne.

Plus tard, des patrouilles partent sur les routes pour le retrouver. Peine perdue. Vers les 3 ou 4 heures du matin, on n'est pas parvenu à l'atteindre. Il s'est replié jusqu'à St-Flour à l'ouest, le Puy à l'est, Brioude au nord. Il a laissé entre nos mains quelques prisonniers, trois canons et des munitions, et sur le terrain des morts et des chars endommagés par nos « bézoukas ».

Cette situation rend inutile les deux actions envisagées sur le flanc et sur les arrières ennemis, mais il est trop tard pour les arrêter. Le jour va bientôt venir.

11 JUIN

Le 11 juin, à 6 heures, elles se produisent et tombent dans le vide.

La situation reste sérieuse malgré tout.

Si le moral est excellent, si la confiance est entière, les munitions manquent. La radio a pourtant fonctionné tout le jour pour demander à Londres de nouvelles munitions ; la nuit s'est passée sans parachutage. Or, la partie n'est que remise. Le boche voudra venger son échec. Pourrons-nous tenir aussi bien ? C'est peu probable. Il faut profiter du répit qui nous est accordé.

La décision est prise d'évacuer

la Margeride pour gagner la Truyère, première étape vers le massif du Lioran, position favorable aux opérations finales pour la libération. Les unités en sont avisées. Les modalités du repli sont fixées mais les mouvements ne commenceront qu'à 14 heures, la matinée étant employée à l'évacuation des voitures, du matériel et du ravitaillement.

A cet effet, la route de Mende et tous les chemins qui y conduisent sont solidement gardés jusqu'au delà de St-Chély-d'Apcher.

Le mouvement est commencé depuis déjà 2 heures et, les camions roulent vers le Sud, quand un coup de théâtre se produit : les Allemands sont signalés à nouveau : A 10 heures, l'attaque est reprise et se généralise sur les mêmes axes que la veille. L'évacuation du matériel continue néanmoins, mais les unités reçoivent l'ordre de rester sur place. Le décrochage ne pourra avoir lieu qu'à la nuit.

(A suivre)

LA GRANDE BATAILLE DU MONT MOUCHET

De nouvelles unités sont formées : la 8^e Cie prend place au nord, entre la 14^e et le bataillon Puichanet ; la 9^e Cie épaula la 4^e et fait la liaison avec la 11^e ; la 15^e tient le bois de Tenezère. Le commandement est organisé ; en l'absence de cadres spécialisés, les plus dynamiques parmi les volontaires sont mis à la tête des sections et des compagnies, tandis que les bataillons sont confiés à Lavenue (Proust), Jouanic (Yellet), Masséna (Delorme), Puichanet (Guignet) et que le corps franc des truands reste commandé par Judex, aidé de Benoît et de Danton. Toutes les unités sont renforcées en effectifs et en armement ; seules les munitions sont limitées. Sur les routes de Ruines, du Malzieu, de Pinols, des souricières sont tendues aux chars et aux autos mitrailleuses. Dans les passages difficiles, des destructions sont préparées. Enfin, quelques principes de combats sont inculqués aux combattants au cours d'exercices de section ou de Cie ; quelques tirs sont effectués pour les habituer aux nouvelles armes.

Le colonel Gaspard, chef des F.F.I. d'Auvergne, qui m'a confié la direction de l'Etat-major, chargé Bénévol du Service de Santé ; Bartho, aidé de Valy, des Transports ; Dumas, secondé par Lamollette, du Service de Réparation automobiles ; Sirac et Honoré de l'Armement ; tandis que Duchêne exerce sa perspicacité à découvrir les traîtres et les espions et que le capitaine Auguste dirige le Service Radio ; Albert dirige le quartier général et Lacquit le Ravitaillement.

Au milieu de cette jeunesse enthousiaste, deux vétérans de la guerre 14-18 ont pris place : le commandant Léo (Malfrey), commande les pionniers, le capitaine... Fernand Lafaye seconde son gendre Bénévol ; ils ont tous deux atteint la soixantaine.

Mais il faut se hâter, car partout on sent que le danger approche. Des concentrations de G.M.R., de miliciens, de boches, sont signalées à Brioude, Langeac, Murat, Le Puy, Aurillac. Journellement, nos patrouilles arrêtent des espions. Des agents ennemis, venus de Paris, tombent entre nos mains, nous révèlent l'organisation de leurs services dans la région et nous confirment l'imminence de l'attaque. Le « Mouchard » nous survole fréquemment ; c'est un signe qui ne trompe pas. Et c'est dans cette atmosphère de fièvre que, le 5 juin au soir, la radio nous apporte, sous la forme d'un de ces messages conventionnels qui enrageaient tant les boches, l'annonce du débarquement ; comme une trainée de poudre, la nouvelle se répand ; l'enthousiasme est à son comble.

Enfin le voici arrivé, ce jour, que, depuis des mois et des mois, nous attendions, ce jour pour lequel nous avons accepté tous les risques. La bataille de France est commencée ; avec des forces découlées par l'espoir, les volontaires d'Auvergne sont décidés à la mener jusqu'au bout.

Colonel GARCIE

rie a dépassé Clavières et son attaque ne se ralentit pas.

Dans les bois de la Margeride, au nord-ouest, aucune action ne s'est produite.

Colonel GARCIE.
(A suivre.)

10 ET 11 JUIN 1944

Dès le 7, toutes les brigades de gendarmerie du Cantal, leurs chefs en tête, rejoignent le maquis. Nos patrouilles sont poussées plus avant sur les routes ; elles deviennent agressives et attaquent avec succès les petits détachements ennemis qu'elles rencontrent. Mais en même temps, nos agents de renseignements signalent de longues colonnes de camions allemands, de chars, d'autos-mitrailleuses, qui convergent vers la Margeride. Et le 9 au soir, il ne fait de doute pour personne que la bataille est imminente. Les effectifs, qui rôdent autour du Mont-Mouchet, sont évalués d'après les camions signalés (environ 1.500) à près de 25.000 ; ils sont appuyés par des chars et de l'artillerie.

10 JUIN

Et le 10 juin, à la fois par le nord, l'ouest et l'est, sur les axes :

— Saint-Flour, Ruines, Mont-Mouchet,

— Lavoute, Pinols, Mont-Mouchet, — Le Puy, Saugues, Mont-Mouchet, les boches partent à l'assaut.

Dès le début, la fusillade est vive. Les chars sont pris à partie par nos « bézoukas ». tandis que

l'artillerie allemande incendie les villages, les fermes et arrose tous les ravins.

Malgré leur infériorité numérique et matérielle, nos volontaires se défendent avec acharnement.

A Pinols, où se trouvent les groupes Judex et Eloy, les cadavres allemands s'entassent de part et d'autre de la route.

A Monistrol, les groupes Gévoid, Laurent et Samama, contiennent les éléments venus du Puy et leur causent de grosses pertes.

A Ruines, où semble s'être produite l'attaque principale, les Allemands progressent. Mais tandis que leurs chars et leurs autos-mitrailleuses parviennent à s'enfoncer dans notre position, l'infanterie, prise à partie par les groupes placés de part et d'autre de la route, ne peut suivre. Prise à revers par la Cie Hoche installée à Le Morle et à Machot, par la Cie Marcel qui tient La Laubie, elle subit de grosses pertes, et la matinée passe sans qu'elle ait pu déboucher de Clavières.

A midi, le combat fait rage sur trois points : Pinols, Monistrol, Clavières.

Sans répit, les Allemands amènent des renforts, redoublent leurs tirs d'artillerie, repartent à l'assaut. Sauf à Clavières, où l'après-midi leur apportera de nouveaux succès, ils sont partout contenus. A 18 heures, la situation est la suivante :

Au nord et à l'est, les boches n'ont pas gagné un pouce de terrain. Ils ont eu de grosses pertes. On peut considérer qu'ils ont complètement échoué.

A l'ouest (Clavières), l'ennemi a subi des pertes sensibles, mais a enregistré quelques succès. Cependant reprise par les chars soutenue par l'artillerie, l'infante-

Après la bataille du Mont-Mouchet

GASPARD, Chef de la Résistance d'Auvergne, aux Officiers, Sous-Officiers et Soldats de la Division Volontaire des F.F.I. d'Auvergne.

Chers Camarades,

Au lendemain des premiers combats pour la libération de notre territoire, je tiens à vous faire un bref exposé de la situation.

Je vous rappelle d'abord le bilan des trois premières batailles : Le 2 juin, attaque des Allemands : 700 S.S. venant de Mende montent à l'assaut de nos positions. La 2^e Compagnie subit le premier choc à elle seule, mais se défend admirablement. La 3^e Compagnie vient l'appuyer ; les Truands empêchent l'enveloppement sur la gauche et enfin le groupe Laurent intervient magnifiquement avec la 12^e Compagnie sur les revers de l'ennemi jetant la plus grande panique chez celui-ci qui se retire en abandonnant ses morts. L'adversaire a perdu plus de 100 hommes et, avec eux, la première bataille de la Margeride. Nous avons trois blessés légers.

Le 10 juin, après de longs préparatifs, contre-attaque allemande sérieuse, avec blindés, canons et à peu près la valeur d'une division comme effectifs. But : gagner à tout prix le Mont Mouchet et anéantir l'état-major des F.F.I. Les colonnes blindées montent sur Clavières où 68 véhicules sont arrêtés par la 4^e et sur Saugues où les Compagnies de la Haute-Loire et la 12^e arrêtent également plus de 100 véhicules. Des deux côtés, la bataille fait rage. Les Truands font eux aussi merveille, soutenant vers Pinols à 34, un combat contre une colonne entière ; et au soir, pour la 2^e fois, les Boches se retirent avec plusieurs centaines de morts, abandonnant trois canons à Saugues, une auto-mitrailleuse à Clavières, un nombreux matériel. Chez nous, une quarantaine de morts, à la 3^e, où l'ennemi a achevé 9 blessés, et chez les Truands dont la résistance héroïque a coûté la vie à 25 d'entre eux.

Pourtant, il faut s'attendre à la contre-attaque allemande sous quarante-huit heures. L'ennemi reçoit des renforts importants. Nos munitions se sont épuisées. Le 10, il nous apparaît difficile de tenir une journée entière encore sans sacrifices inutiles. Aussi le matin du 11, l'état-major décide d'opérer un glissement vers le réduit voisin où nous trouverons des renforts d'hommes frais, armes et munitions encore intactes, déjouant du même coup les prévisions allemandes.

Le matériel est donc évacué méthodiquement dès le matin, les Compagnies sont prévenues d'avoir à se préparer au décrochage, chacune ayant un nouveau point fixe à rallier. A 9 heures, tout laisse présager une réalisation parfaite du plan. Mais, à ce moment, les blindés allemands, repliés la veille à plus de 20 kilomètres reviennent à l'attaque.

Une unité attaquée doit renoncer provisoirement au décrochage. La troisième bataille de la Margeride est commencée avec une violence inouïe. Les Boches attaquent sur Clavières et Lorcières, faisant donner tour à tour artillerie et blindés.

Toutes les Compagnies engagées se défendent avec ardeur et contiennent les Allemands partout aussi bien à Pinols, à Saugues que vers Clavières. L'artillerie ennemie appuie l'attaque et aide à une avance qui ne pourrait se faire à égalité d'armement. A 16 heures, plus d'une division allemande est engagée ; les effectifs boches sont quatre fois supérieurs aux nôtres. Plusieurs de nos Compagnies n'ont presque plus de munitions. A partir de 19 heures, le Mont Mouchet est sous le feu des canons qui s'acharnent sur un P.C. évacué depuis le matin. Tout le matériel est sauvé. Toutes les Compagnies qui ont tenu leurs positions se replieront dans la nuit sur les points prévus où elles se reformeront. Nous avons seulement 150 morts au total et une centaine de blessés, grâce à la manœuvre réalisée.

Par contre, l'ennemi a plus de 1.400 morts et plus de 1.700 blessés, de nombreux camions ayant été le matin stoppés par les bézoques et ayant été détruits.

C'est la troisième victoire de la Margeride, démontrant que des troupes inférieures en nombre et en matériel, peuvent, lorsqu'elles ont un idéal, tenir tête à l'ennemi avec gloire et honneur.

Et maintenant ?

Toutes nos Compagnies terminent leur regroupement.

L'Allemand n'ose plus attaquer, les soldats ne marchent plus !

Notre infériorité en matériel n'existe plus. Depuis deux nuits, la R.A.F. nous a parachuté des tonnes et des tonnes d'armes et de munitions ; les effectifs du Mont Mouchet ont doublé.

Partout en France la guérilla fait rage, immobilisant les unités allemandes déjà gênées par les coupures des routes et des voies ferrées. La défaite d'Hitler et de ses brutes va être consommée.

Les F.F.I. d'Auvergne vont bientôt attaquer à fond pour précipiter cette défaite et libérer nos villes.

Camarades, à la veille de la victoire, recueillez-vous.

Pensez à notre lutte menée depuis quatre ans contre la Gestapo, contre la Wehrmacht, contre la Milice du traître Darnand, contre la clique de Pétain et de Laval.

Pensez à nos camarades morts dans la lutte clandestine de tous les jours, de toutes les nuits, à ceux torturés par les bourreaux de la Gestapo, à ceux déportés en Allemagne ou dans les camps de concentration.

Pensez à ceux des F.F.I. tombés le 10 et 11 juin au Mont Mouchet. Dans tout cela, c'est la résistance, c'est le désir exacerbé de chasser le boche exécuté et infâme, c'est la volonté du peuple de châtier les traîtres, et de rétablir en France un régime de liberté qui se sont exprimés. Dans quelques jours, nous descendrons sur les villes. Rien n'arrêtera la marée humaine qui déferlera des montagnes d'Auvergne.

Nous serons vainqueurs, nous serons vengés.

Et la IV^e République pourra être fière des luttes menées et des sacrifices consentis par ses enfants.

Jeudi 15 juin 1944.

(Inséré dans « Le MUR » clandestin n° 6, imprimé au Maquis dans les bruyères de Saint-Martial).

GASPARD.

Un an plus tard

Il y a un an, les chefs de la Résistance, de leur P.C du Mont-Mouchet, voyaient monter avec eux les camions chargés à craquer des volontaires d'Auvergne, drapeaux déployés, la « Marseille » aux lèvres !

Quelques jours auparavant, Gaspard avait soumis au Comité régional de libération, alors présidé par Rouvres (Henry Ingrand), à Paulhaguet, le plan élaboré en accord avec les instructions du général Kœnig : formation de trois réduits, au Mont-Mouchet, à la Truyère, au Lioran ; y grouper, organiser et armer les milliers d'hommes de la Résistance... et, au moment du débarquement, bloquer tout le Cantal, recevoir des troupes parachutées, des instructeurs, des armes lourdes... En somme faire en Auvergne comme sur les côtes une tête de pont... un débarquement par les airs !

La dernière partie du programme ne put se réaliser en entier faute d'une quantité suffisante d'armes et surtout de munitions.

Mais le plan, avec une variante qui avait été d'ailleurs envisagée, obtint le plus magnifique succès...

Trois mille hommes rejoignirent le Mont-Mouchet, deux mille la Truyère, cinq mille Saint-Genest en moins de 15 jours.

Faute d'armes, on ne put garder que 1 000 hommes à Saint-Genest, et guère plus de six mille hommes participèrent au total aux batailles du Cantal, d'abord contre 15 000 puis contre 22 000 Allemands, appuyés d'artillerie et d'aviation.

Plus de 500 des nôtres tombèrent, mais 4 000 ennemis furent hors de combat ! Et n'ayant pu opérer la jonction des trois réduits, l'Etat-Major modifia brusquement la deuxième partie du plan : ordre était donné, après la bataille de la Truyère, à toutes les compagnies en lignes, de se déplacer rapidement et de rejoindre leurs zones respectives de guérillas, où Gaspard avait eu la sagesse de maintenir les services nécessaires à la réception des troupes qui purent ainsi aussitôt repasser à l'attaque par petits groupes (sections).

Les Allemands, harcelés dès lors sans répit, fuyaient vers le nord, essayant de lourdes pertes et, en août, après trois mois de durs combats, la Résistance d'Auvergne boutait hors de la province les divisions allemandes affolées qui se rendaient un peu plus au nord à la brigade d'Auvergne unies à la colonne de Toulouse et du Limousin...

Les atrocités du Cantal

RUINES (10 juin 1944)

Avant même d'envoyer les formations de Gestapo et de Waffen S.S. arrêter les otages à Saint-Flour et Murat les Allemands avaient dirigé une forte colonne motorisée, munie d'auto-mitrailleuses et de tanks légers vers la Margeride, où venait de s'opérer la grande concentration des forces du Maquis.

Le 10 juin elle prit la route de Ruines. Au début de l'après-midi, les habitants de ce bourg, pas très éloigné des hauteurs occupées par le Maquis, entendirent un bruit de fusillade dont ils ne s'inquiétèrent guère. L'on sut plus tard que deux jeunes hommes, pères de famille René Claude et Georges Rousseau, se rendant à bicyclette à Saint-Flour, sans arme aucune, avaient été arrêtés et fusillés sur le bord de la route. Mais vers 14 heures, la colonne montant le village fut aperçue par un habitant de la première maison et l'alarme donnée. Aussitôt tous les hommes assez jeunes pour redouter d'être enlevés par les Allemands prirent la fuite et se réfugièrent dans les bois environnants. La plupart des autres, de plus de 40 ans, demeurèrent, pensant n'avoir rien à craindre.

Cependant, l'arrivée de la colonne se signala par des flammes, une des premières maisons brûlée; un peu plus loin ils virent une jeune femme de trente ans, femme d'un prisonnier, dame Barlier, née Vizade, qui lavait sa lessive devant la porte. Ils l'interpellent, la poussent dans son jardin en la maltraitant; une voisine entend des cris « Maman ! », puis des coups de feu ils venaient de la fusiller à la mitrailleuse, à bout portant, pendant que la maison était mise à feu.

Très vite, les Allemands avaient cerné le bourg et s'étaient répandus dans les rues, entrant dans les maisons, demandant « Maquis » ou « terroristes ». Tous les hommes saisis étaient emmenés sans que l'on prit la peine d'examiner les pièces d'identité qu'ils tenaient. Et bientôt les exécutions commencent : au coin de la place, à quelques pas de leur maison ils fusillèrent Marcel Benezit, professeur à Montpellier, 32 ans, et le garde-voie Delin, 36 ans; un peu plus loin, tirant sur un homme qui s'échappait, ils le blessent, mais tuent le jeune Barlier, huit ans et demi, qui se trouvait à côté, et dont ils ne détournèrent pas leur arme.

Dans le centre du village, ils réunirent 16 hommes de tout âge et les groupèrent près du puits public. Parmi eux un père, Jules Cayron, et son fils Georges, 18 ans; là, un officier allemand parlant français, âgé d'une cinquantaine d'années, vérifia leurs papiers, retenant deux habitants, Truyot et Lecomte, qui, alléguant leurs occupations officielles, tentaient de se faire libérer; survint un officier de S.S. qui dit en allemand à son camarade quelques mots compris d'un Alsacien. Kaiser : ils allaient être fusillés.

L'officier en parlant français leur donna alors l'ordre d'entrer dans un petit chemin encerné de murs bordant le bourg du côté des prés et d'avance en même temps que 4 ou 5 SS, porteurs de mitraillettes, se plaçaient derrière eux. Quand ils eurent fait une centaine de pas, les

coups de feu éclatèrent et les condamnés se mirent à courir; 14 d'entre eux tombèrent, égrenés sur le parcours; le père Cayron, déjà atteint au coude droit, vit un de ses compagnons, Cussac, sauter par-dessus le mur de droite du côté des prés et se sauver; il vit son propre fils Georges tenter de l'imiter et tomber frapper de plusieurs balles. Le même put sauter par-dessus le mur et restant couché au bas, fut sauvé par cet abri. Un seul des 14 fusillés vivait encore lorsque les habitants purent le relever. Il mourut deux jours après.

(Dépositions d'Hélène Odoul, 22 septembre, et J. Cayron, 11 octobre.)



Dans le quartier de la mairie, un détachement de S.S. entra dans un hôtel, se saisit du gendre, Louis Munery, et du percepteur, Lucien Fabre, 46 et 45 ans, et les fusilla à quelques pas de la porte; puis entrant à la mairie, ils arrêtèrent l'instituteur, Jean Chalvet, puis deux voisins, Cosson et Drigout, et les fusillèrent tous trois à l'entrée d'un pré après leur avoir donné l'ordre de courir. L'institutrice, qui, croyant à une simple arrestation portait en hâte à son mari une valise contenant du linge, entendit les coups de feu.

Quelques hommes furent sauvés, les uns pour s'être bien cachés dans leurs maisons; le maire, grand mutilé de guerre et alité, fut épargné par les Allemands, ainsi que le curé. On cite un soldat allemand, qui chargé d'emmener deux otages, regarda si quelque gradé ne pouvait le voir, et, avisant une baraque où loge à portée, y cacha les deux hommes ainsi sauvés par lui.

Il y eut en tout 26 victimes, dont la femme et l'enfant de 8 ans, un de 16 ans, Robert Pichon, le fils Cayron, 18 ans; 3 hommes de plus de 60 ans, un vieillard de 74 ans, Félix Blanquet.

Les exécutions terminées, le chef des meurtriers rassembla en hâte les S.S., leur distribua des cigarettes, et tous remonés dans leurs blindés partirent à toute vitesse dans la direction de Clavières.

Les veuves, les enfants et les mères n'avaient plus qu'à relever leurs morts :

En voici la liste complète :

1. Achalmé Jean-François, né le 10 juillet 1876 ;
2. Mme Barlier, née Vizade Simone, 16 octobre 1913 ;
3. Barrier Jean-Elie, 17 décembre 1935 ;
4. Benezit Marcel, 30 avril 1912 ;
5. Benezit Marius Pierre, 1^{er} mars 1883 ;
6. Blanquet Félix, 27 avril 1870 ;
7. Cayron Georges, 18 ans ;
8. Chabrier Pierre, 3 juillet 1915 ;
9. Chalvet Jean, 2 mars 1896 ;
10. Claude René, 35 ans ;
11. Coq Alexis, 1885 ;
12. Cosson Adrien-Marcel, 20 mai 1902 ;
13. Delin Florimont-Louis, 27 mai 1908 ;
14. Drigout Emile-Etienne, 24 septembre 1901 ;
15. Galand Jean, 23 mars 1887 ;
16. Kaiser Jules-Emile, 18 novembre 1905 ;
17. Lecomte Raymond, 1^{er} août 1903 ;
18. Munery Louis-Aimé, 18 février 1898 ;
19. Pichon Guillaume, 27 février 1898 ;
20. Pichon Robert, 13 juin 1928 ;
21. Rousseau Henri-Georges-René, 9 janvier 1915 ;
22. Séronie Francis-Jean, 21 mai 1905 ;
23. Tanari Dominique, 21 mars 1880 ;
24. Tuffery Jean, 26 septembre 1887 ;

, sous la lanterne

bach de 1757 dont Frédéric II tira tant de vanité.

Pour consoler Soubise, Louis XV

Rien que la vérité

Les atrocités du Cantal

SAINT-FLOUR

Malgré la réunion de plusieurs groupes du maquis dans la région de la Margeride, il y avait à Saint-Flour jusqu'au 6 juin, seulement un petit groupe d'agents de la Gestapo et le personnel de la Kommandantur en ville et un poste téléphonique au Faubourg. Ceux-ci entraient volontiers en conversation avec les clients de deux petits cafés, soit que l'inquiétude accrue à la nouvelle du débarquement les avait décidés à se constituer prisonniers sans attendre, soit que les Français très contents fréquentant ces cabarets les y aient d'abord incités, un projet d'enlèvement consenti fut échafaudé entre eux vers les 7 ou 8 juin.

D'accord avec les chefs du maquis, deux automobiles allèrent, au soir du 8 juin, stationner sur une place voisine. Mais le sous-officier chef du poste vint avertir les Français que l'officier de ronde de la ville étant descendu au faubourg, il ne fallait pas compter s'échapper ce soir-là.

Cependant, les conjurés avaient manqué de discrétion, et le bruit s'était répandu dans Saint-Flour que le petit poste allait se rendre au maquis; aussi, M. Thioléron adjoint, conseilla-t-il la prudence à l'employé de chemin de fer Chalvignac, et le procureur de la République Graziani mit-il en garde son collègue M. Rassemusse, juge au Tribunal, qui faisait partie de l'organisation de résistance, et qui lui parut trop confiant, contre les conséquences dangereuses pour la ville de l'exécution d'un pareil projet. M. Rassemusse se mit en rapport avec deux inspecteurs de la Sûreté qui faisaient partie de la conjuration. On n'a pu savoir, toutefois, s'il y prit une part réelle.

La Gestapo ne tarda pas à être mise au courant du complot, soit par un des Allemands du petit poste, soit plus vraisemblablement, par une femme d'assez mauvaise réputation, surnommée « La Canette ». Le 9 juin au soir, le lieutenant Rudolf, à la tête de quelques hommes, arrêta au café Loussert trois inspecteurs de la Sûreté, ainsi que MM. Chalvignac et Trouillard, qui avaient pris part aux pourparlers engagés avec le petit poste, et les fit conduire, avec quelque brutalité, au siège de la Kommandantur.

D'autre part, l'admirable élan des jeunes gens répondant à l'appel de la résistance, avaient permis de former dans la Margeride une très forte concentration de Forces françaises de l'intérieur. La réaction allemande ne tarda pas, et des colonnes de troupes appuyées d'automitrailleuses et de tanks légers s'acheminèrent vers les montagnes non sans être accompagnées de forces de police, Gestapo, S.S., chargées de procéder à l'arrestation des Français soupçonnés de faciliter le recrutement et les opérations du maquis.

Dès le samedi 10 juin, une troupe de 150 à 200 hommes, tant de la Gestapo que de la Milice française (une trentaine), réquisitionnèrent l'hôtel Termenus, au faubourg, et dès le lendemain matin, y conduisirent une quarantaine de Sanflorains.

Parmi les premiers, M. Baudard les cinq personnes arrêtées l'avant-veille, le fils du docteur Mallet, Pierre, appelé familièrement Pierrot, 16 ans, le juge Henri Rassemusse, le Frère Gérard, directeur de

précédente, et bien entendu de communiquer entre eux. A la moindre tentative, ils étaient grossièrement insultés et menacés par les miliciens et les Waffen S.S. (ceux-ci paraissent d'ailleurs, pour la plupart être Français). Il semble que les miliciens, notamment l'un d'eux qui se proclamait le léopard de la Milice, ait été plus dur encore que les Waffen S.S.

Dans la nuit de l'arrivée des Muratins, une sorte de conseil de guerre fut tenu par les officiers allemands dans une pièce voisine. Un juif parlant l'allemand comprit et annonça qu'ils devaient être tous fusillés le lendemain matin. Désespéré, cet Israélite se porta quelques coups de canif dans la région de la carotide, sans l'atteindre toutefois et tout sanglant, fut pansé par ses camarades d'infortune. Un Waffen S.S. qui, d'ailleurs, parlait le français sans accent, l'injuria grossièrement, lui porta deux coups de mitraillette à la fois assez forts pour que l'on entendit nettement le choc de l'arme sur les os.

Miliciens et Waffen S.S. ne manquèrent d'ailleurs pas d'annoncer à tous les détenus leur prochaine exécution, décidée, disaient-ils pour venger la mort de leur chef, Gessler. Certains insistèrent spécialement à l'égard du docteur Peschaud, maire de Murat, et du Frère Gérard, les menaçant en termes orduriers.

Après avoir laissé les otages quelques temps sans nourriture, leurs gardiens leur servirent une soupe fort maigre et claire, et le soir au pain; ils mangèrent, puis ayant utilisé les provisions pillées chez le docteur Mallet, ils donnèrent une soupe plus nutritive. L'un d'eux moins inhumain que les autres, autorisa la bonne à porter quelques suppléments aux sept femmes, notamment une boisson chaude à la fille du docteur Mallet, qui s'était trouvée mal à la vue des brutalités infligées au juif, leur voisin.

Le mercredi matin, 14 juin, vers 5 heures, on appela 25 otages; comme les menaces antérieures ne s'étaient point réalisées la veille ni l'avant-veille, tous crurent qu'ils s'agissait d'une simple détention au camp de concentration installé dans l'ancienne caserne du 92^e R.I. à Clermont-Ferrand. Cette impression fut confirmée par le départ ultérieur pour Clermont puis la déportation en Allemagne de tous les autres détenus. Aussi, pour avoir été des plus pénibles, la séparation et les adieux de Mme et Mlle Mallet à leurs fils et frère Pierrot, ne furent pas désespérés.

Mais, peu après, l'officier de la Gestapo vint avertir le sous-préfet M. Palmade, qu'il y avait vingt cadavres fusillés contre un talus, près du pont de Soubizergues, commune de Saint-Georges, et qu'il eut à s'en occuper.

M. Palmade fit prévenir l'adjoint au maire Thioléron, le président du Tribunal et le procureur de la République ainsi que le docteur Julhe, médecin légiste. Au lieu indiqué, ils trouvaient non vingt, mais vingt-cinq cadavres alignés devant le talus, étendus la face contre terre, donc fusillés dans le dos. Les magistrats reconnurent tout aussitôt leur collègue Henri Rassemusse, deux inspecteurs de la Sûreté sur les trois arrêtés.

Le docteur Julhe reconnut le corps du fils de son confrère, le docteur Mallet, Pierre, âgé de 16 ans. L'adjoint au maire reconnut

Les propos du Docteur Ipéka

Appendicite chronique

Comme celui de colibacillose ou d'insuffisance hépatique, le diagnostic d'appendicite chronique est assez apprécié des malades. Ce sont là affections distinguées, dont la gravité n'est pas en général trop grande et qui fournissent un sujet de conversation inépuisable. Mais l'appendicite chronique n'en reste pas moins une affection tenace, rebelle, dont les retentissements sur les autres organes digestifs et l'évolution par poussées successives suffisent à rendre très désagréable l'existence du malheureux qui en est atteint.

Souvent consécutive à plusieurs crises d'appendicite aiguë, elle peut aussi apparaître d'emblée. Alors son diagnostic devient extrêmement difficile. C'est que, comme nous venons de le dire, l'appendicite chroniquement enflammée réagit sur les autres organes digestifs : foie, intestins, vésicule biliaire, estomac, et provoque des troubles hépatiques, digestifs, intestinaux, vésiculaires qui peuvent égarer la sagacité du médecin. L'inverse est aussi vrai, et une affection de ces organes peut provoquer une atteinte appendiculaire. Dès lors, l'effet étant pris pour la cause, l'ablation de l'appendice ne donnera qu'un résultat aléatoire, quelquefois seul, quelquefois temporaire, on pourrait presque dire, sans paradoxe, que la seule preuve de la réalité d'une appendicite chronique, c'est la disparition des troubles que présente le malade après qu'on lui a enlevé l'appendice.

Toute appendicite chronique certaine appelle l'appendicetomie mais, en raison du retentissement sur les organes voisins, il est souvent nécessaire de faire précéder ou suivre cette opération d'un traitement médical et d'un régime sévère, dirigé contre les troubles intestinaux et hépatiques.

Ainsi, incertitude fréquente du diagnostic. Donc résultat de l'intervention seulement si l'appendicite est vraiment en cause — difficultés du traitement médical — l'appendicite chronique que se présente donc en définitive, comme l'une des affections les plus difficiles à reconnaître et à traiter.

IPEKA.

La Résistance n'a pas terminé sa mission, qui consiste « à rendre la parole au peuple français ». Jusqu'à la Constituante au moins, elle n'a ni à quelque parti que ce soit, le ni à quelque parti que ce soit, le soin de veiller sur l'observance de cette promesse.

Pierre HERVE.
(27 janvier 1945)

Il y avait à la Feld Kommandantur un Lieutenant Grotz, qui ne paraît pas avoir joué un rôle actif.

Quant aux officiers de la Waffen S.S. et de la Milice, nous n'en avons que des signalements fort vagues : un petit officier blond, inséparable de sa cravache; le lieutenant de la Milice, grand, maigre, portant lunettes à grosse monture noire ayant suivi à l'école Saint-Joseph de Toulouse des cours de mathématiques spéciales, âgé d'environ 25 à 27 ans. Plus sûre serait l'indication donnée par Mme Bedoc, veuve d'un des inspecteurs de la sûreté de Clermont; l'exécution aurait été commandée par un capitaine Hartmann, venu de Vichy.

Déposition du docteur H. Peschaud, maire de Murat; docteur Rabbe du 12-9-1944

au maquis ; aussi, M. Thioéron adjoint, conseilla-t-il la prudence à l'employé de chemin de fer Chalignac, et le procureur de la République Graziani mit-il en garde son collègue M. Rassemusse, juge au Tribunal, qui faisait partie de l'organisation de résistance, et qui lui parut trop confiant, contre les conséquences dangereuses pour la ville de l'exécution d'un pareil projet. M. Rassemusse se mit en rapport avec deux inspecteurs de la Sûreté qui faisaient partie de la conjuration. On n'a pu savoir, toutefois, s'il y prit une part réelle.

La Gestapo ne tarda pas à être mise au courant du complot, soit par un des Allemands du petit poste, soit plus vraisemblablement, par une femme d'assez mauvaise réputation, surnommée « La Canette ». Le 9 juin au soir, le lieutenant Rudolf, à la tête de quelques hommes, arrêta au café Loussert trois inspecteurs de la Sûreté, ainsi que MM. Chalignac et Trouillard, qui avaient pris part aux pourparlers engagés avec le petit poste, et les fit conduire, avec quelque brutalité au siège de la Kommandantur.

D'autre part, l'admirable élan des jeunes gens répondant à l'appel de la résistance, avaient permis de former dans la Margeride une très forte concentration de Forces françaises de l'intérieur. La réaction allemande ne tarda pas, et des colonnes de troupes appuyées d'automitrailleuses et de tanks légers s'acheminèrent vers les montagnes non sans être accompagnées de forces de police, Gestapo, S.S., chargées de procéder à l'arrestation des Français soupçonnés de faciliter le recrutement et les opérations du maquis.

Dès le samedi 10 juin, une troupe de 150 à 200 hommes, tant de la Gestapo que de la Milice française (une trentaine), réquisitionnèrent l'hôtel Termenus, au faubourg, et dès le lendemain matin, y conduisirent une quarantaine de Sanfiorains.

Parmi les premiers, M. Baudard les cinq personnes arrêtées l'avant-veille, le fils du docteur Mallet Pierre, appelé familièrement Pierrot, 16 ans, le juge Henri Rassemusse, le Frère Gérard, directeur de l'école des Frères, etc... on ne sait encore pas exactement sur quelles dénonciations avait été dressée la liste des otages. Ils furent réunis dans la salle à manger de l'hôtel installés sur des chaises rangées parallèlement aux fenêtres de la façade, dont les volets étaient clos. Ils étaient surveillés par des militaires et des Waffen S.S. armés et buvant autour d'une table. Une mitrailleuse était braquée sur la salle.

(Déposition de M. le procureur de la République Graziani, du commissaire de police Espinasse, de l'écuyer Le Meur, de l'adjoint Thioéron, des 9-9 et 9-10-44. Déposition du Frère Gérard et de Mme veuve Grenier, hôtelière, du 10 et 9 septembre.)

Dans l'après-midi, la femme du docteur Mallet et sa fille, sœur jumelle du jeune Pierrot, arrêtée dans la matinée, et cinq autres femmes vinrent rejoindre les détenus du matin. On les rangea au fond de la salle, la mère de famille restant éloignée de son fils. Au soir du lundi 12 juin arrivèrent une douzaine de personnes arrêtées à Murat après l'échauffourée dans laquelle avait péri un chef important de la Gestapo, Fessler.

Elles furent réunies aux Sanfiorains. Parmi elles : le docteur Hector Peschaud, maire ; le docteur Rabbe, Mme Espalion, Mme Saunère, femmes du pharmacien et du garde forestier, partis au maquis. En tout, 30 personnes, dont sept femmes. Il leur fut défendu, malgré la fatigue, de s'appuyer pour dormir contre le dossier de la chaise.

Après avoir laissé les otages quelques temps sans nourriture, leurs gardiens leur servirent une soupe fort maigre et d'aigre, et le soir au pain ; ils mangèrent, puis ayant utilisé les provisions pillées chez le docteur Mallet, ils donnèrent une soupe plus nutritive. L'un d'eux moins inhumain que les autres, autorisa la bonne à porter quelques suppléments aux sept femmes, notamment une boisson chaude à la fille du docteur Mallet, qui s'était trouvée mal à la vue des brutalités infligées au juif, leur voisin.

Le mercredi matin, 14 juin, vers 5 heures, on appela 25 otages ; comme les menaces antérieures ne s'étaient point réalisées la veille ni l'avant-veille, tous crurent qu'ils s'agissait d'une simple détention au camp de concentration installé dans l'ancienne caserne du 92^e R.I. à Clermont-Ferrand. Cette impression fut confirmée par le départ ultérieur pour Clermont puis la déportation en Allemagne de tous les autres détenus. Aussi, pour avoir été des plus pénibles, la séparation des adieux de Mme et Mlle Mallet à leurs fils et frère Pierrot, ne furent pas désespérés.

Mais, peu après, l'officier de la Gestapo vint avertir le sous-préfet M. Palmade, qu'il y avait vingt cadavres fusillés contre un talus, près du pont de Soubizergues, commune de Saint-Georges, et qu'il eut à s'en occuper.

M. Palmade fit prévenir l'adjoint au maire Thioléron, le président du Tribunal et le procureur de la République ainsi que le docteur Julhe, médecin légiste. Au lieu indiqué, ils trouvaient non vingt, mais vingt-cinq cadavres alignés devant le talus, étendus la face contre terre, donc fusillés dans le dos. Les magistrats reconnurent tout aussitôt leur collègue Henri Rassemusse, deux inspecteurs de la Sûreté sur les trois arrêtés.

Le docteur Julhe reconnut le corps du fils de son confrère, le docteur Mallet, Pierre, âgé de 16 ans. L'adjoint au maire reconnut le cheminot Chalignac et le contrôleur Trouillard, puis, peu à peu furent identifiés vingt cadavres sur les vingt-cinq. On compte aussi parmi eux un prisonnier rapatrié Louis Pons, et parmi les inconnus un des jeunes des Chantiers, un enfant de 15 à 16 ans, et plusieurs Israélites et Musulmans. Le capitaine Dack, chef de la Kommandantur, interdit l'ensevelissement au cimetière, ainsi que l'emploi d'aucun cercueil. Les magistrats, après avoir pris toutes précautions pour l'identification ultérieure, firent enterrer les vingt-cinq fusillés au bas du talus où avait eu lieu l'exécution. Il leur fut, également sous menaces, interdit de donner le nom de ceux qu'ils avaient pu reconnaître.

L'identification des auteurs responsables de cette exécution d'otages est comme toujours bien malaisée. Il semble établi que la décision fut prise par la Gestapo et les S.S. très probablement pour venger la mort de leur chef Gessler, tué par le maquis à Murat, ainsi que pour terroriser la population et l'empêcher de donner aide au maquis redouté. L'acharnement mis à poursuivre et fusiller les membres de la famille du docteur Mallet qu'ils savaient patriote et parti au maquis, en est un indice certain.

Le capitaine Dack, chef de la Feld Kommandantur, paraît y avoir été étranger en cette circonstance ; s'il refusa d'intervenir au moment de l'arrestation d'Henri Rassemusse et des autres otages, il se borna, semble-t-il, à faire exécuter les ordres reçus.

seule preuve de la réalité d'une appendicite chronique, c'est la disparition des troubles que présente le malade après qu'on lui a enlevé l'appendice.

Toute appendicite chronique certaine appelle l'appendicéctomie mais, en raison du retentissement sur les organes voisins, il est souvent nécessaire de faire précéder ou suivre cette opération d'un traitement médical et d'un régime sévère, dirigé contre les troubles intestinaux et hépatiques.

Ainsi, incertitude fréquente du diagnostic. Donc résultat de l'intervention seulement si l'appendicite est vraiment en cause — difficultés du traitement médical — l'appendicite chronique se présente donc en définitive, comme l'une des affections les plus difficiles à reconnaître et à traiter.

IPEKA.

La Résistance n'a pas terminé sa mission, qui consiste « à rendre la parole au peuple français ». Jusqu'à la Constituante au moins, elle n'a ni à quelque parti que ce soit, le ni à quelque parti que ce soit, le soin de veiller sur l'observance de cette promesse.

Pierre HERVE.
(27 janvier 1945)

Il y avait à la Feld Kommandantur un lieutenant Grotz, qui ne paraît pas avoir joué un rôle actif.

Quant aux officiers de la Waffen S.S. et de la Milice, nous n'en avons que des signalements fort vagues : un petit officier blond, inséparable de sa cravache ; le lieutenant de la Milice, grand, maigre, portant lunettes à grosse monture noire ayant suivi l'école Saint-Joseph de Toulouse des cours de mathématiques spéciales, âgé d'environ 25 à 27 ans. Plus sûre serait l'indication donnée par Mme Bedoc, veuve d'un des inspecteurs de la Sûreté de Clermont : l'exécution aurait été commandée par un capitaine Hartmann, venu de Vichy.

Déposition du docteur H. Peschaud, maire de Murat ; docteur Rabbe du 12-9-1944

Déposition du Frère Gérard, 10 septembre 1944.

Déposition du président Descheries, du procureur Graziani, du docteur Julhe, du 9 septembre 1944 ; de l'adjoint Thioléron, du 9 octobre suivant ; du Frère Gérard, du 10 septembre.

Déposition du président et du procureur de la République ; docteur Julhe, 5 septembre 1944.

Déposition Thioléron, 7 octobre.

Déposition veuve Rassemusse, 9 septembre 1944.

O

Voici la liste des otages fusillés à Saint-Flour, en tenant compte, sauf pour les derniers, des numéros d'ordre qu'ils portaient peints sur leurs vêtements :

1. Roger Gradevoni, étudiant israélite ;
2. Edgard Lévy, israélite ;
3. Raymond Winter, israélite ;
4. X... ;
5. Joseph Cheyrouse, de Murat ;
6. Marcel Gradevoni, étudiant israélite ;
8. Bélard, musulman ;
9. Trouillard, contrôleur des métaux ferreux ;
10. Félix Chalignac, cheminot ;
11. Bergeret, inspecteur de la Sûreté ;
12. Bodac, inspecteur de la Sûreté ;
13. Henri Rassemusse, magistrat ;
14. X... ;
15. Michel Buche, de Saint-Flour ;
16. X... ;
17. Beaudart, de Saint-Flour ;
18. X... ;
19. André De'orme ;
20. Pascal ;
21. Pierre Mallet, 16 ans ;
22. Roux ;
23. Elie Raynal ;
24. Louis Mallet ;
25. Etienne Mallet.

Déposition du Frère Gérard, du 10 septembre dernier.

RIEN QUE LA VÉRITÉ

Atrocités allemandes en Auvergne

CLAVIERES

10-11 Juin 1944

De Ruines à Clavieres, la colonne de blindés allemands suivit la route qui monte dans les prés coupés de haies ; les bois couronnent les hauteurs de la Margeride. Ça et là, des villages serrés autour de leur clocher. Brusquement, aujourd'hui, un village arrête le regard : plus de toits, des murs en partie effondrés, portant de noires traces d'incendie. En approchant, le grand silence. C'est « La Besseyrie des Fabres » ; la colonne allemande s'est arrêtée, le temps de la mettre en flamme.

A un autre détour de la route, un autre hameau brûlé en partie, quelques toits intacts. C'est La Bruyère ; autre jalon de la marche allemande.

Bientôt, apparaît Clavieres, Cla-

semblable, c'est qu'exécuté par les ennemis et peut-être encore vivant, il a été jeté par eux dans quelque brasier. De fait, dans une des premières maisons incendiées, on a trouvé quelques débris d'ossements qu'un médecin a dit être humains.

Les Allemands paraissent furieux ; un des habitants demeure chez lui les yeux écumants de rage ; les yeux exorbités, n'écoulant rien. Dès que le maquis eut disparu, ils se mirent à piller les maisons et à les brûler en y jetant des grenades incendiaires. Ils tiraient aussi sur les habitants qui s'enfuyaient. Déjà deux d'entre eux étaient tombés : P. Joanny, J.-B. Chassang ; quelques S.S. passèrent la nuit dans quelques maisons intactes.

Le lendemain, le maquis revint avec des renforts, nettoya et occupa

parvenus à éteindre les flammes naissantes. Certains n'ont sauvé leur maison qu'en éteignant d'eux et trois fois le commencement d'incendie.

Le mardi matin, la rage des ennemis un peu apaisée et le calme en partie revenu, les habitants, dont quelques-uns étaient entre temps, revinrent soigner les bestiaux préservés, puis repartis, rentrèrent. Les femmes aèrent Tardieu (soixante-huit ans) et le curé (soixante-neuf ans) à relever et enterrer les morts. Ils trouvèrent soixante-quatre jeunes soldats du maquis et, outre le maire disparu, huit habitants tués, six hommes et deux femmes, plus sept blessés dont l'une fut soignée par un médecin allemand ayant, lui, conservé le sentiment du devoir professionnel.

Le cas de la famille Joanny se détache en traits encore plus sombres sur le fond d'horreur générale : c'était une famille de quatre enfants ; deux prisonniers en Allemagne. A l'arrivée des ennemis, le troisième fils, dix-neuf ans, put se sauver dans les bois avec la fille Yvonne, vingt-neuf ans ; le père, soixante et un ans, fut atteint d'une balle et tomba devant l'église ; la mère, cinquante-six ans, malade, alitée, resta seule dans la maison familiale. Dans la nuit, le curé, rentré après le calme revenu, la veilla jusqu'au matin, mais dut repartir à la reprise du combat. Dans la journée, la fille Yvonne fut blessée grièvement à l'aine ; elle mourut deux jours après. Le mardi, les habitants de retour, trouvèrent la mère brûlée dans sa maison incendiée. Le jeune fils resté seul pour annoncer à ses frères prisonniers le triple malheur qui les frappe.

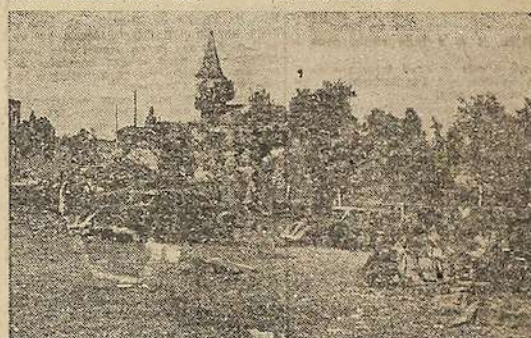
Une observation de l'un des témoins est à retenir : tous les cadavres présentaient au moins une blessure à la tête ; quand il n'y en avait qu'une, elle se trouvait à la tête, ce qui laisserait entendre que les blessés avaient été achevés et les prisonniers exécutés.

Voici le bilan de l'incendie : des trente-cinq maisons du bourg, une dizaine ont été sauvées. Quant au pillage, il fut intense. Les Allemands bouleversèrent tout ; ils emportèrent tous les vivres à leur

portée et tous les vêtements et linge qui leur convinrent, des meubles, des chaudrons de cuivre et une grande quantité de poules, lapins, petits cochons, lard et jambons, et bien entendu tout l'argent trouvé, 20.000 francs. Ils ont même massacré les petits animaux domestiques qu'ils n'ont pu emporter.

Voici la liste des habitants du village tués : Auguste Pichot, tué et brûlé ; Baptiste Chassang tué et volé de son portefeuille (20.000 francs, dit-on) ; Pierre et Yvonne Joanny, avec la mère de celle-ci ; Pierre Bonhomme, soixante-sept ans, tué et brûlé ; Adrien Lèbre, soixante-neuf ans ; Raymond Coutarel.

Dépôts Tardieu, soixante-neuf ans, et l'abbé Achille Chavouan, soixante-neuf ans.



(Photo Léon Gendry.)

COMBATS DE LA TRUYERE du 20 Juin

Le commandant Fournier, chef du maquis de Chaudesaigues, indique que, sauf neuf camarades tués dans la bataille, tous les corps retrouvés, soit soixante-dix à quatre-vingts, étaient ceux de blessés achevés ou de prisonniers fusillés. Il a, en effet, remarqué que chacun d'eux, en plus d'autres blessures visiblement antérieures, portait la trace d'une balle dans la tête. Soixante pour cent d'entre eux étaient complètement désarmés.

Il relate que du 22 au 25 juin,

SAINT-MARTIAL

Après la bataille du 20 juin, les Allemands arrivèrent à Saint-Martial : le petit village était vide, tous les habitants, hommes, femmes, enfants s'étaient réfugiés dans les bois. Heureusement, car ils eurent vraisemblablement subi le sort de ceux de Clavieres. Deux officiers allemands avaient été fusillés auparavant par le maquis, mais les Allemands l'ont-ils su ? Ils incendièrent les maisons (déposition du commandant Fournier, reçue le 10 octobre 1944). Ce fut un beau feu : tout fut brûlé en une heure. Le toit de l'église ébranlée resta intact.

PIERRE-TAILHADE

Après les combats du Lioran du 11 août 1944, les Allemands, après avoir hâtivement réparé le pont de Pierre-Tailhade, se retirèrent à la découverte. Parmi eux, l'inspecteur des Eaux et Forêts, Rey, entendit vers 8 heures deux ou trois coups de feu venant de cette direction. Une demi-heure après, suivi de deux religieux, il découvrit au delà du pont, allongés dans le fossé à gauche de la route, trois corps de jeunes soldats du maquis, couchés sur le dos, la face de chacun d'eux portant d'horribles blessures.

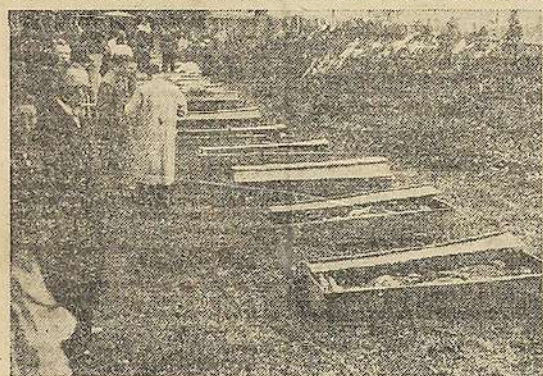
Le docteur Klotz, médecin-major du groupe Eyraud F.P.I., qui assistait le chef Meynied de la Résistance de Murat, chargé de les recevoir, les a examinés et a conclu qu'il s'agissait bien de blessés achevés par les Allemands.

D'autre part, trois autres cadavres de jeunes du maquis ont été relevés aux abords du même pont. Deux d'entre eux, de lavis du même médecin, paraissent avoir été fusillés après avoir reçu une première blessure. L'un de ceux-ci a été reconnu par le docteur Klotz comme l'un de ses aides qui s'était trouvé dans une voiture médicale prise sous le feu de fusils-mitrailleurs installés près du pont. Ce jeune homme avait une balle au cœur tirée à bout portant, à en juger par les traces de brûlures sur les vêtements. Comme d'ailleurs son corps fut retrouvé dans le ravin à quarante mètres de la route, on en déduisit qu'il avait dû être amené là et fusillé.

MAQUIS DES CHEIRES

Réunion des Anciens du Maquis des Cheires, dimanche 22 juillet à 10 h. 30, au MUR d'Auvergne. Présence de tous indispensables. Organisation de la manifestation du 29 juillet pour commémorer l'anniversaire des combats des 17 et 28 juillet 1944.

Arsmand



(Photo Léon Gendry.)

vières est, en grandeur, à peu près la place du square d'Aurillac ; les pignons des murs s'y dressent noirs, découronnés de leurs toits ; entre le château brûlé et l'église intacte, quelques rares toits subsistent.

Depuis quelques jours, les forces du maquis, installées dans les bois environnants, avaient occupé le village et dressé des barricades ; les habitants qui, en ces « terroristes », reconnaissent les fils de paysans auvergnats, et quelques-uns des leurs même, étaient favorables.

Brusquement, l'après-midi du samedi 10 juin, les flammes signalèrent l'arrivée de la colonne allemande et bientôt après le combat s'engagea à la barricade la plus basse, formée au tournant de la route de Ruines de quelque troncs d'arbres mêlés de pierres ; les quelques jeunes du maquis qui la tenaient voient arriver trois auto-mitrailleuses, deux tanks légers précédant des camions chargés de S.S.

Ils n'ont que des mitraillettes, un bezouka, dont les premiers coups se révèlent inefficaces, et, après avoir épuisé les munitions de leurs mitraillettes inutilisées, les jeunes gens se replient dans le pré, montant à la vue des ennemis dont les mitrailleuses les arrosent. L'un d'eux est tué, le premier de la bataille du Mont Mouchet — Robert Bonnebouche, de Molompze, vingt-quatre ans — un autre blessé, emporté par ses camarades. Les Allemands, la barricade démolie, avancent et commencent à entourer le village. Nos jeunes soldats improvisés tiennent deux heures, s'abritant derrière les maisons mais exposés au feu des mitrailleuses et des canons légers tirant de plusieurs directions, leurs pertes sont lourdes ; peu à peu, ils se retirent en combattant et gagnent les hauteurs boisées de Niozat où ils arrêtent l'avance ennemie.

Au fur et à mesure de leur repli, les maisons commencent à flamber dans le village. Dès le début, presque tous les habitants, hommes non partis au maquis, femmes, enfants, ont fui, gagnant les bois proches. Le maire, François Bronz, lui, dès l'approche des Allemands, était allé d'abord à la mairie réviser son écharpe ; puis, un mouchoir blanc à la main, au devant des envahisseurs pour tâcher de sauver son village. On ne l'a plus revu ; on n'a relevé aucune trace de lui ; aurait-il été emmené comme prisonnier ? Dans toutes ces opérations contre Ruines et Clavieres, les Allemands n'ont fait d'otages que pour fusiller immédiatement ; le plus vrai-

Au tour de deux grands événements régionaux

Espoirs et regrets

Si l'on avait pu douter que le peuple ait compris toute l'importance qui s'attache à cette consultation profonde, les plus sceptiques seraient aujourd'hui fixés sur cahiers de doléances et Etats généraux.

Ceux qui se donnent, dans les semaines et dans les jours écoulés, pour mission principale d'assurer le succès de ces assemblées communales, de ces assemblées de canton, qu'a couronnées la magnifique assemblée des 30 juin et 1^{er} juillet, ceux-là ont bien mérité de la République et de la Démocratie.

Qu'ils aient, autant qu'il eût été souhaitable, trouvé chez certains le concours et les appuis pour mener leur œuvre à bien, ça, c'est une autre affaire !

Il est spécialement regrettable que certains confrères, nés de la Résistance, ou auxquels la Résistance a permis de repaître leurs journaux ou se réclament d'ailleurs, de la Résistance et de la République, il est éminemment regrettable qu'ils n'aient pas cru devoir accorder une plus grande attention et réserver plus de place à cette manifestation à laquelle se sont associées toutes les couches sociales, toutes les couches républicaines de ce département.

Tant pis pour ceux qui n'ont pas compris !

Sans doute, la venue du général de Gaulle, chef du C. P. R. F. du Sullian du Maroc et de sa suite, dans les faits officiels, a tiré l'attention exclusive de tous les journalistes, à quelques exceptions près ; toutefois, certains en effet et nous les félicitons, ont bien senti

qu'à côté des manifestations officielles fort bien réussies d'ailleurs, ce dont nous nous réjouissons, il y avait la Résistance, et le peuple républicain au travail qui s'efforçait de trouver des solutions pour demain.

Nous voulons dire, d'ailleurs, lui, tout notre respect, toute notre admiration pour sa courageuse action passée au général de Gaulle ; mais nous pouvons dire aussi, semble-t-il, que certains journaux et certains journalistes n'ont pas, ainsi que nous l'avions cru, ainsi que nous l'avions souhaité, rompu avec des traditions que nous croyions révolues.

Et je pensais à ce journaliste honnête, sensible et droit que fut le regretté Jean Rochon (Berger). Qui ! Certainement pris vraiment, et de trop servile façon à notre sens, la brosse à reluire. Pas trop n'en faut !

Brosse à reluire, gilets rayés, journalistes « sics », ça existe donc toujours dans notre belle France et ça sévit donc en Auvergne comme ailleurs ? A la parole, mon vieux Canard Enchaîné !

Heureusement que dans certains domaines, et après tout, ceci écrivait-il peut-être ça, il y a réellement quelque chose de changé !

Le peuple français, le peuple honnête, vient de le démontrer par son comportement. Pas un de ceux qui suivent les travaux qui se sont déroulés salle Villars à Chénalier, qu'il soit déçu ou qu'il soit auditeur, pas un ne dira le contraire !

Si les années terribles que nous avons vécues n'ont laissé trace aucune, semble-t-il chez certains le peuple, lui, a été profondément marqué. Il sait ce qu'il veut, pourquoi il le veut, et sait où il veut aller !

C'est ce qu'un de nos bons confrères traduisait par : « Démocratie, pas morte ! »... et c'est heureux !

DUC.

ASSOCIATION DES PRISONNIERS DE GUERRE

LE COLIS DU RAPATRIE

L'Association des Prisonniers de Guerre de Clermont-Ferrand offre à tous les rapatriés récents un colis destiné à l'amélioration de leur ordinaire dans les premiers jours de leur retour en France. Ce colis prouvera à nos camarades que l'esprit de solidarité n'est pas seulement un mot, mais un acte.

L'Association des Prisonniers de Guerre de Clermont-Ferrand, désireuse que tous les Français fassent un geste pour ceux qui sont restés cinq ans dans les barbelés, fait appel à tous, pour que chacun contribue, dans la mesure de ses moyens, à ce bon geste.

A cet effet, une souscription nominative est ouverte dans tous les journaux quotidiens et hebdomadaires de Clermont. Nous ne devons pas que chaque Français veuille que son nom figure sur cette liste, gage de l'affection pour nos prisonniers et nos déportés, absents depuis cinq ans.

Donner 150 francs, c'est leur assurer un magnifique colis.

Les atrocités du Cantal

(SUITE)

Pont de Frayssinet près St-Flour

Le 13 août, le procureur de la République de Saint-Flour, le docteur Julhe, médecin légiste, et l'adjoint au maire Thioléron, se rendirent dans un bois voisin du pont de Frayssinet, à 3 kms de Saint-Flour, où l'on avait découvert deux cadavres.

L'un d'eux, revêtu de l'uniforme des F.F.I., étendu sur le dos, portait la trace d'une balle au sein droit et de nombreuses balles à la tête ayant déterminé l'éclatement du crâne.

Le second, revêtu d'un complet civil, étendu la face contre terre, avait la tête en bouillie; en arrière, de nombreuses douilles de mitraillettes et des traces de balles sur les arbres voisins.

L'enquête révéla que ces deux hommes, faits prisonniers entre Massiac et Lempdes, avaient été enfermés à l'Ecole Notre-Dame de Saint-Flour, dans un cabinet de toilette si exigü qu'ils furent obligés de s'y tenir debout, pendant les deux jours qu'ils y demeurèrent (8 et 9 août). Le 10 août au matin le crépitemment d'une fusillade avait été entendu à la pointe du jour.

L'un des deux corps a été identifié, c'est celui du gendarme Thomassin, de Salers.

(Déposition du docteur JULHE, reçue le 9 septembre 1944. Déposition de l'adjoint THIOLERON, reçue le 3 octobre 1944.)

Sériers, 11 juin 1944

Les jeunes gens de Sériers devaient, dans la matinée du dimanche 11 juin, rejoindre le maquis de Frèdefont, sous la direction de Witzler, chef, et de Courtiol et Brioude, membres actifs de la Résistance.

Mais, dès six heures du matin survinrent quelques voitures légères et un camion chargés d'Allemands qui cernèrent le village et se rendirent directement chez les trois résistants. Ils arrêtèrent aisément Courtiol, encore couché, recherchèrent Brioude et, fort bien renseignés, menacèrent de mettre le feu à une grange où couchait celui-ci; ils l'y trouvèrent d'ailleurs et découvrirent sous sa pailasse des armes cachées.

Witzler, parti à bicyclette, fut rattrapé par eux et les trois prisonniers emmenés en camion. Pendant ces arrestations, un certain Marcel Moureyre, boucher, que l'on savait en relation avec la Gestapo allemande, fut remarqué se tenant à 100 mètres du village, comme s'il surveillait l'opération. Nul ne douta qu'il ne fut le dénonciateur, et depuis, en effet, Moureyre reconnut sa culpabilité et, pour ce fait, et d'autres aussi graves, a été condamné à mort par arrêt il est vrai actuellement frappé d'un pourvoi.

Peu après le départ des Allemands, on entendit trois rafales de mitraillettes tirées près du village, et à environ un kilomètre, l'on trouva, à quelques 50 mètres de sa bicyclette, le corps de Witzler criblé de balles dans le dos et sur le derrière de la tête; à quelque distance l'on trouva ses sabots, ses lunettes cassées, sa montre, un bouton de sa veste, tous indices laissant supposer une lutte, une fuite et l'atteinte par une première rafale de mitraillette; la seconde, derrière la tête, ayant dû l'achever.

Courtiol et Brioude, eux, ont été emmenés d'abord à l'hôtel Terminus, à Saint-Flour, mais non réunis aux otages de Saint-Flour et de Murat; récemment, on a pu identifier leurs cadavres.

(Rapport du maréchal des logis

chef de la brigade de Neuveglise, du 10-10-1944.)

Côte de Pignou, commune de La Chapelle-Allagnon.

Ussel

Le 11 août 1944, les Allemands postés près d'Ussel, sur la route de Murat à Saint-Flour, arrêterent un jeune cycliste.

Au bout d'un moment, le témoin René Missonnier, âgé de 19 ans, qui fauchait à proximité, vit le jeune homme courir et les Allemands tirer plusieurs rafales derrière lui.

Puis l'officier appela le témoin et lui dit: « Tu diras à ton maire que nous avons fusillé un « Maquis » là-haut à 100 mètres, et qu'il le fasse mettre en terre ».

Le maire, Léon Vidal, 68 ans, trouva le corps du jeune homme criblé de blessures, les entrailles sortant du côté gauche, un bras tout sanglant, une balle à la tête.

Il fut trouvé sans pantalon.

Le maire le fit photographier (par M. Goleto de la Résistance de Murat), puis ensevelir.

La troupe de cyclistes allemands était en uniforme vert pâle, la plupart portait un écusson sur le bras sur lequel on lisait « Tartar Légion Yd' Ural ».



AUTOUR DU LION NOIR

On ne voit plus dans nos rues cependant si propres, si nettes, de souliers bien cirés, de chaussures reluisantes qui complétaient si élégamment la toilette de l'homme et de la femme.

Il n'y a plus de bon cirage. Il n'y a plus de bonnes brosses. Une guerre a passé par là.

Nos ancêtres ont toujours aimé voir leurs chaussures bien cirées et il semble que l'usage du cirage remonterait au dixième siècle. Puis plus tard en 1545, on criait dans les rues de Paris:

« J'ay de bonne pierre noire, Pour pantoufle et soulier noir-ciré ! »

Au siècle suivant, le sieur Goubier, épicière, rue de Gesvres, vendait « une bonne cirure pour les cordonniers ».

Probablement composée comme il suit: « suif, noir de fumée, térbenthine de Venise, blanc de plomb et autres ingrédients qu'on fait bouillir pour cirer les bottes, les gros souliers, etc... »

Le cirage à l'œuf lui succède et jouit d'une longue faveur! il se composait simplement de noir de fumée délayé avec du blanc d'œuf.

Mais que faisait-on du jaune ?

En 1777, le sieur Lebrun, aussi épicière que Goubier, demeurant rue Dauphine, aux armes d'Angleterre, débitait une nouvelle cirure, propre à noircir les souliers, les bottes et tout ouvrage de cuir ou de maroquin, qui ne tache pas les mains, ni les bas, qui est sans odeur, entretient le cuir flexible et lui donne un beau noir. Le prix était de douze sols la tablette, qui fait une chopine de cirure liquide.

Cette cirure donnait à volonté plus beau noir, mat ou luisant.

Peu d'années après, apparut du cirage anglais, composition et se

Rien que la vérité

Les atrocités du Cantal

Bagnac-de-Maurs, 5-9 juin

Une voiture occupée par des Allemands ayant été attaquée sur la route près de Bagnac-de-Maurs, et, si l'on en croit la rumeur publique, deux officiers allemands et une femme ayant été tués, les Allemands établirent un barrage, arrêtant tous les passants.

L'un d'eux, Marcel Gaillard, membre de la Résistance du Cantal, en mission, put se débarrasser à temps des pièces compromettantes et explosifs qu'il portait. Il vit les Allemands arrêter un camion, faire descendre les trois occupants et fusiller l'un d'eux sans que rien puisse expliquer la raison de ce choix.

Avec une vingtaine de passants arrêtés, il fut conduit en camion à Figeac, où des S.S. de la division « Das Reich », en tenue noire, libérèrent les personnes ne pouvant manifestement appartenir au Maquis, et obligèrent les neuf restants à se tenir le nez au mur et les bras levés, sur la place du Théâtre, ils frappèrent de coups de poing, de pied et de crosse de mitraillette ceux à qui la fatigue faisait baisser les bras.

Marcel Gaillard, épuisé de fatigue et de coups finit par baisser délibérément les bras, disant: « Tuez-moi si vous voulez ». Il reçut alors un coup de crosse à la mâchoire qui le fit tomber. Il fut relevé de force par les cheuvs et les habits qui se déchirèrent en partie, et, au bout de deux heures de supplice, les neuf jeunes gens furent embarqués pour Caussade; de là, toujours avec les mêmes brutalités et toujours sans nourriture, conduits à la Kommandantur, transférés à Montauban, puis à Cahors, au local de la Gestapo, où, à coup de crosse de revolver, on les enferma dans une cave au sol cimenté portant des traces de sang. Ils y restèrent toute la journée du lundi 5, toute la nuit et matinée du lendemain, souffrant de la faim et surtout de la soif.

Vers 14 heures, les agents de la Gestapo en emmenèrent sept, et l'un après l'autre, les suspendirent par les mains liées derrière le dos à une corde passée dans un anneau fixé au plafond, les oreilles touchant à peine terre. Là, ils les frappèrent, du cou au bas des reins, avec un tube de caoutchouc muni à un bout d'un corps très dur tout en leur demandant d'indiquer où était le « Maquis ».

La torture de chacun d'eux dura environ une demi-heure. Le premier d'entre eux, jeune homme de 19 ans à peine, n'avait pu se retenir de crer de douleur; ils lui enfoncèrent son bérêt dans la bouche. N'ayant rien obtenu, ils les menacèrent de les emmener à Toulouse où, là, on saurait les faire parler.

Ce soir-là, soir du quatrième jour de jeûne, l'un d'eux, Alsacien, finit par obtenir un repas suffisant en suggérant à leurs gardiens de s'adresser pour eux au Secours National. Ils furent ainsi gardés par la Gestapo, à nouveau interrogés (cette fois sans brutalités, mais sans meilleur succès), jusqu'au vendredi 9 juin. Ils furent alors libérés après s'être engagés à ne pas dévoiler les brutalités subies, ne pas faire de propagande contre l'Allemagne, et surtout de n'avoir pas de relation avec le Maquis.

(Déposition de Marcel GAILLARD reçue le 12 octobre 1944.)

Ytrac

Le 18 juillet, vers 15 heures, les occupants d'une voiture du Maquis s'arrêtaient devant la ferme du château Foulard à Ytrac pour demander leur chemin, lorsque, débouchant de la route venant d'Aurillac, un groupe d'une vingtaine de cyclistes allemands.

Trois jeunes du maquis prirent aussitôt la fuite pendant que les ennemis leur tiraient dessus avec des fusils-mitrailleurs. L'un d'eux tomba, grièvement atteint au ventre, il fut d'ailleurs opéré dans la soirée par le chirurgien Dupuy, et transporté à l'hôpital d'Aurillac, où il mourut deux jours après de péritonite consécutive à ses blessures (certificat du docteur Dupuy: vessie éclatée, multiples perforations intestinales). Aucun doute, ce jeune soldat fut frappé au cours du combat.

Mais, sitôt après, on releva dans la cour de la ferme, le corps de la dame Moncet, femme du « Castellier », du château. On ne sait exactement dans quelles conditions elle fut frappée, mais il est bien certain qu'elle se trouvait du côté opposé à la direction dans laquelle s'étaient enfuis les jeunes du maquis.

(P.-V. de l'adjudant chef de gendarmerie d'Aurillac du 25-7-1944.)

(A suivre.)

Un bon tour ou le gendarme est sans pitié !

Dans le courant de l'année 1943, un gros camion appartenant à la Milice vint se garer à la nuit tombante dans la cour de notre gendarmerie, en vue d'y passer la nuit. Les quatre miliciens qui l'accompagnaient s'en furent chercher un gîte dans un hôtel de la ville, laissant la garde de leur véhicule au gendarme de service. Or, le hasard, qui fait si bien les choses, voulut que ce fut l'actuel chef de brigade Cancy qui resta de garde cette nuit-là.

En bon résistant qu'il était, Cancy, après le départ des miliciens, fit l'inventaire du camion. Rien de spécial, ni de valeur, sinon... un bidon de 50 litres d'essence. Sans perdre un instant, il alerta deux chefs de sizaine, et, à minuit, le bidon d'essence était remplacé par... un **BIDON**, en tous points identique, mais... **REPLI D'EAU** ! Au lever du jour, notre brave gendarme, tablier bleu sur le ventre et balai en mains, faisait une corvée de quartier impeccable, soucieux peut-être de recevoir les compliments des miliciens, mais plus soucieux sans doute encore de connaître leur réaction s'ils s'apercevaient du subterfuge.

A leur arrivée, saluts de rigueur, puis préparatifs de départ ; mais au moment de faire le plein, le chauffeur s'aperçut que l'essence n'était plus que de l'eau... Cancy, en bon gendarme, prit part à leur déconvenue ; il offrit même les quelques litres d'essence qui servaient à son chef d'alors, Sigaud pour poursuivre les réfractaires. Et les miliciens de le remercier chaleureusement, non sans commenter ce mauvais coup, qu'ils imputaient à des voisins de garage, la veille, à Valence...

Le gendarme Cancy conclut (non sans cynisme !) :

— Voyez-vous, Messieurs, lorsque vous vous arrêtez dans un pays mettez donc votre camion à l'abri à la gendarmerie... et ça ne vous arrivera plus !

Les cinquante litres d'essence servirent à alimenter un des cars qui transportèrent les volontaires lézoviens au Mont-Mouchet.

A noter que cet amusant exploit s'était réalisé sous les fenêtres mêmes du chef de gendarmerie Sigaud et du gendarme Mathonnière, tous les deux entièrement acouïs à la cause allemande, et rappelons aussi que Cancy avait déjà fait ses preuves en participant directement à l'évasion sensationnelle de la prison de Clermont... Un habitué du travail bien fait.

AUDOT.

Leurs atrocités

Ils ont crucifié mon enfant...

Mme Marie-Thérèse Menjot, une petite femme toute simple, modeste et sympathique, nous parle calmement. On pourrait supposer qu'on parle cuisine ou chiffons. Pourtant...

Pourtant. Mme Menjot, c'est la Douleur, la Souffrance. Oui, avec un grand D et avec un grand S, n'en déplaît à ceux qui n'aiment pas les « grands mots »... Mais assez de commentaires, donnons la parole à Mme Menjot :

« Un jour de février, cette année, je suis descendue avec ma fille Gisèle, âgée de onze ans, chez un fermier pour avoir du lait. Les miliciens m'ont arrêtée. Mes faux papiers ne servirent à rien, car un mouchard m'a reconnue. J'ai passé trois semaines à Annecy, dans la cave de la Milice, où j'ai couché sur des pommes de terre, ma fille à côté de moi. Ce que j'ai vu comme horreur est indescriptible. Un jour, par exemple, les miliciens ont amené une famille de cinq personnes accusée d'avoir caché des patriotes. Ils ont battu le père, un homme âgé, à coups de crosse ; ils ont tué sa femme devant lui ; après quoi, ils l'ont jeté encore vivant dans la chaudière du chauffage central. Moi, j'ai vu tout cela sans pouvoir rien faire...

« Après, on m'a transférée au camp de Novel où je fus enfermée dans une cellule. Les miliciens me battirent, me torturèrent avec un fer rouge, me cassèrent les dents mirent le casque électrique sur ma tête.

« Un jour, ils amenèrent ma fille Gisèle dans ma cellule. Ils l'ont clouée sur deux planches mises en croix et ils me dirent : « Si tu ne parles pas, tu verras mourir ta fille devant toi, comme la Sainte Vierge ».

« Ma fille pleurait, hurlait de douleur. Les miliciens crièrent : « Mère marâtre, parle ! ». Là-dessus je me suis évanouie. Quand j'ai repris mes esprits, ma fille unique, ma chère Gisèle, une innocente petite française, était morte. »

Eh bien, messieurs les partisans de la modération dans la répression, que pensez-vous de ces serviteurs de Pétain, qui, sans doute, se sont davantage trompés qu'ils n'ont trahi ?

Une page de la trahison

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs la copie de la lettre manuscrite adressée par le traître Guy Meyzonnier de sa prison à Gessler.

Herr Gessler, ..

44. Oberstramfuhrer

125 bis, av. des U. S. A.
Vichy (Allier)

Heil Hitler !

Cher Monsieur,

Vous savez sans doute dans quelle situation je me trouve. Je viens vous demander à vous, comme en dernier secours, d'essayer de me faire libérer. Je suis prêt à m'engager dans les formations françaises de S.S. ou à faire ce que vous jugerez utile.

Soyez sûr de ce que si vous me rendez ce très grand service je serai *votre chose*.

D'autre part vous m'avez dit un jour que vous étiez un bon commerçant. J'ai appris ici de quoi satisfaire le « commerçant » le plus exigeant.

Je suis actuellement à la maison d'arrêt de Clermont.

Ma mère, d'ailleurs, vous expliquera le reste.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Si je tombe entre les mains des Gaullistes je sais ce qui m'attend.

Votre tout dévoué.

Signé : Guy MEYZONNIER.

P. S. — Pour vous donner un exemple de ce que j'ai appris ici en jouant le repentir et en faisant le communiste, voici un petit tuyau. Quand vous entendrez aux messages personnels de la radio anglaise : « Le Dubonnet se boit sec », cela veut dire qu'un parachutage aura lieu le soir même aux environs de Cournon-ès-Allier dans un pré où je puis vous conduire. Et ce n'est encore rien en comparaison de ce qu'un ami que je me suis fait ici serait heureux de vous apprendre.

C'est lui aussi un bon commerçant, je suis sûr que vous vous entendrez.

A bientôt.

Heil Hitler !

Signé : Guy MEYZONNIER

Nous ajoutons que depuis ce temps, le traître Guy Meyzonnier a disparu de la circulation. Peut-être a-t-il reçu son châtiment.

A la suite d'une demande de M. Bourdeix, président du Comité local de Libération, M. de Bussac, inspecteur départemental, vient de se prononcer favorablement et a demandé l'inscription comme site historique de ce maquis quasi-souterrain dont tant de combattants en route vers le sud se souviennent.

Ils y rencontrèrent de mai à août

1944 des animateurs comme le chef Fourche (Suquet), Montpied (Monique), Blanchet (Bernard), Leroy, et bien d'autres qui s'ingéniaient à leur rendre plus léger le sacrifice consenti du départ au maquis pour la libération du pays...

Le 27 juillet, y eurent lieu des combats au cours desquels périrent Blanchet, le capitaine Marcel,

Paul Berre, Flambard, qui furent vengés le lendemain par Suquet, Mornac, et une trentaine d'hommes, infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi.

Voici le rapport général concluant à l'inscription sur la liste des sites classés pour ce maquis auquel de nombreux maquisards voudront aller rendre visite.

RAPPORT GÉNÉRAL

Les volcans de Côme et de Louchadière ont engendré, au nord de la chaîne des Puy, deux coulées de laves qui, après avoir fait surgir des chèvres aux mille curiosités et dont les creux de glace et les caves de Banière sont les plus connues, sont venues se rejoindre pour opposer à la Sioule un véritable barrage contre lequel elle s'est longuement heurté et qu'elle a fini par vaincre.

La ville de Pontgibaud, qui unit dans un site pittoresque les beautés naturelles les plus variées et les moins connues, ainsi que de très estimables trésors artistiques, est le véritable centre touristique de cette région connue de longue date des archéologues, des géologues, naturalistes, etc... pêcheurs de truites.

Un nouvel intérêt d'ordre historique, puisqu'il s'agit d'une page de notre histoire nationale, vient s'ajouter aujourd'hui à ces lieux qui portent désormais l'empreinte d'une résistance

héroïque dont l'issue devait être la Libération de notre territoire. Nous voulons parler du maquis des Cheires.

Dès mars 1943, en effet, quelques éléments isolés de jeunes hommes réfractaires au S.T.O., trouvèrent, grâce au dévouement d'un exploitant de bois de la région qui les employa à travailler dans « les Cheires », le moyen de se dissimuler aux poursuites de la police vichyssoise et des indicateurs à la solde de l'ennemi. Ils vécurent ainsi de longs mois dans des conditions toujours extrêmement pénibles, mais ne doutant sans doute jamais qu'un jour viendrait où ils pourraient cueillir, la tête haute, les fruits de leur long et méritoire sacrifice. On ne voit pas aujourd'hui encore sans émotion la carrosserie abandonnée dans quelque coin perdu des Cheires, où quatre de ces jeunes gens vécurent pendant près d'un an, à peine abrités du froid et de la pluie, sans autre spectacle que la solitude désertique et navrante de ces cheires cahotiques et inhospitalières.

Ce fut seulement en mars 1944 que s'organisa militairement le camp du maquis des Cheires, sis approximativement sur les parcelles cadastrales 2, 12 et 208, section A, de la commune de Saint-Pierre-le-Chastel, à proximité sud de Pontgibaud, non loin du V.O. n° 4 de Pontgibaud à Chambouis.

Tant au point de vue de l'accès, très facile à partir du V.O. voisin, que de la configuration du sol qui permettait une dissimulation vraiment parfaite, le lieu apparaissait en effet particulièrement bien choisi. Quant au matériel nécessaire à l'installation, il se trouvait à pied d'œuvre, étant donnée la proximité d'un ancien camp des Chantiers de jeunesse, dont les baraquements démontés se trouvaient là tout indiqués, semble-t-il, pour une parfaite utilisation.

C'est ainsi que furent dressés dans un creux dont les bords tapissés de taillis les rendaient parfaitement invisibles trois vastes baraquements qui servirent à abriter plusieurs centaines de jeunes en provenance des villes, qui, à partir de ce « camp de relais », étaient dirigés par la suite vers la région du Cantal et le « Grand Maquis » du Mont-Mouchet, Chaudesaignes, Ruines, etc... L'affluence fut même telle certains jours qu'on compta en ces lieux, malgré l'exiguïté de l'installation, près de 300 maquisards.

Outre les baraquements destinés à les loger pour la nuit, des cuisines, avec caves à vivres et un réfectoire ingénieusement aménagé servaient à recevoir les nombreux clients d'un ordinaire parfois bien insuffisant peut-être pour de jeunes appétits. Une rangée d'arbres servait, au côté ouest, de garage ou plus exactement de rideau dissimulateur pour les véhicules qui pouvaient avoir ainsi accès jusqu'au camp même. Et, tout à côté, deux légers bâtiments de bois servant d'avant-postes, complétaient de ce côté le système de défense.

Solidement agencée, cette installa-

tion si habilement et ingénieusement camouflée, mériterait semble-t-il, d'être conservée à la dévotion des Français inoubliables, comme le monument d'un « geste » héroïque et fécond.

Cet ensemble (dont nous exceptons le camp moins important situé plus à l'Est ainsi que le baraquement sanitaire se trouvant également assez loin de là), demeure en effet à peu près intact grâce à l'aération des planchers rendue possible par l'installation de pilotis et par la couverture des toits en ardoise ou en éternit.

En fin juillet seulement, après le départ des Allemands de cette région du Centre, ceux que même certains Français médiocres encore attardés dans l'évanouissant sillage de Vichy, n'osaient déjà plus appeler « terroristes », allèrent jusqu'au château voisin de Tourneize ou une installation plus confortable leur permit d'apporter le minimum exigé de soins aux blessés atteints par les balles des prétendus « défenseurs de la civilisation européenne ».

Notons enfin pour terminer, un fait curieux et qui mérite d'être signalé, c'est en effet au voisinage même du camp de Chazaloux, cité mégalithique de soixante-dix cases, qui garde son mystère au pied du gigantesque sapin de César, que le camp du Maquis des Cheires vient s'établir à quelque deux mille ans d'intervalle. Et les patriotes de 1944 se servirent sans doute pour établir les assises de leurs constructions ou faire les revêtements de leurs caves à vivre des mêmes blocs de pierre qu'avaient jadis employé nos lointains ancêtres pour élever les murs de défense, dont se trouvent ça et là encore d'importants vestiges, non loin du creux de la Vache ou de cet autre creux dit de la Glace, où l'on peut voir en effet jusqu'au plein de l'été dans une anfractuosité de la cheire, de l'eau encore gelée mêlée à de la neige qui ne fond jamais.

Exposé de du Mont

Certains camarades maquisards ont pu regretter que les orateurs n'aient pas cité les exploits de leur compagnie le jour de la manifestation du 20 mai anniversaire de la levée en masse.

Le colonel Garcie devait en réalité faire l'exposé de la bataille, mais, parlant en dernier, il ne put donner les explications détaillées qui n'auraient pas manqué d'intéresser l'auditoire...

Le temps pressait... Il était attendu avec les autres personnalités officielles dans les malheures

Nationale de France

main à Saugues

Mouchet, survolera la manifestation à midi, saluant ainsi la mémoire des héros tombés pour la liberté.

Tous à Saugues, dimanche !

La semaine DANS le monde

(Suite de la première page)

30 MAI

Les trois officiers de Maubeuge ont été libérés.

On les avait punis d'avoir puni des traîtres.

31 MAI

Himmler qui s'est suicidé n'a eu droit qu'à un très modeste cercueil. C'est encore beaucoup trop.

GLOIRE AUX MARTYRS DE LA RESISTANCE

Dimanche, trois manifestations du Souvenir se sont déroulées dans notre région à la mémoire des victimes de la Résistance. Puissent ces cérémonies rappeler à certains que nos morts sont tombés pour une cause juste et dans l'esprit républicain le plus pur. « Les hommes de la Résistance ne sont pas disposés à l'oublier », ont dit plusieurs orateurs sur les lieux des manifestations.

■ ■ ■

Aux Neufs-Soleils

Grosse affluence pour la commémoration de l'assassinat par la Milice de R. Astier, André Taïche et Marcel Delorme.

En présence, de nombreuses délégations de la Fédération des Maquis de France et des sections d'Auvergne, du F.N., du M.L.N., du P.C., de l'U.F.F., des F.L.N., de la C.G.T. et des représentants des pouvoirs officiels, le lieutenant Gauthier fit lecture des trois citations à titre posthume, décernées aux jeunes héros lâchement abattus par Courjon et ses tueurs.

Différentes allocutions de M. Sabaud, vice-président du C.D.L., de Vantalou, chef de groupe adjoint au capitaine Cristal, tous deux condamnant avec émotion et fermeté le crime des miliciens; le pasteur Charreyron et Mlle Lalande, au nom du F.N. et de l'U.F.F. firent un appel à l'union de toute la Résistance pour une République meilleure, exaltant les exploits des morts.

Gabriel Montpied, maire de Clermont, remit une gerbe au pied de la plaque commémorative.

Le commandant Vincent, secrétaire général de la Fédération des Maquis de France représentait le colonel Gaspard, appelé à Paris. M. Ingrand et Sauvanet étaient également représentés.

■ ■ ■

Au Col de Ceyssat

Emouvante cérémonie à laquelle assistaient le général François, M^e Charles Rauzier, le capi-

tain Michel, le commandant Vincent représentant le colonel Gaspard et les Maquis de France, Montpied, maire de Clermont, Vazeille, maire de Ceyssat, le commandant Leroy, commandant la Base d'Aulnat, etc...

Une plaque a été inaugurée par le groupe des « Ardents » à la mémoire de Robert Villouin, Antoine Wolter, et André Rouhet, assassinés par la Gestapo, conduite par la Milice.

La Musique du 92^e fit entendre la sonnerie « Aux Morts » puis la « Marseillaise » au milieu d'une émotion mal retenue, en présence des familles des morts dont les corps reposent au cimetière de Ceyssat.

■ ■ ■

A Sauxillanges

C'était à la mémoire de Patrice et François, deux héros des services de parachutage tués sur la route du Mont-Mouchet il y a un an, que se déroulait, dimanche, une cérémonie du Souvenir.

Deux agents de la Gestapo française avaient reçu pour mission de ramener Gaspard mort ou vif, avant la bataille du Mont-Mouchet, et si possible d'atteindre par attentat les autres membres de l'Etat-Major...

En route, ils rencontrèrent Patrice et François qui les démasquaient à la suite d'un incident anodin. François blessait de trois balles au ventre un agent ennemi, mais celui-ci ripostant, le tuait ainsi que Patrice.

Les blessures de l'adversaire de François Dufour permettaient sa capture et celle de son complice et tous deux étaient le lendemain fusillés après jugement de la Cour martiale.

Patrice et François avaient depuis de longs mois, donné le meilleur d'eux-mêmes à la Résistance; les parachutages qu'ils avaient organisés et réceptionnés étaient nombreux et souvent réalisés dans des conditions extrêmement difficiles.

Dimanche, leur mémoire a été saluée par de nombreux camarades qui, en l'absence de la région des colonels Gaspard, Prince et Garcie et des chefs principaux de la Résistance, ont manifesté ainsi leur fidélité au souvenir des camarades tombés.

AUX AMIS DU VIEUX CLERMONT

La carte de la Résistance dans le Puy-de-Dôme fournit de nombreuses indications

Les Amis du vieux Clermont ont tenu, le dimanche 13 juin, à 10 heures, au Centre Blaise-Pascal, leur réunion mensuelle. Cette réunion était animée par M. P. Laporte, président, assisté de MM. P.-F. Fournier, vice-président ; J.-B. Brun, trésorier ; V. Danton, archiviste, ainsi que MM. le docteur Chablat, Delaunay, le général Favaron et de Mme Lamadon, membres du bureau.

M. P. Laporte fit un bref compte rendu des activités des sociétés savantes locales.

Une communication : « Une carte de la Résistance dans le Puy-de-Dôme, novembre 1942-août 1944 » fut faite par M. Manry.

A la séance étaient présentes, outre les personnes déjà nommées, Mmes et Mlles Bénédicte, Demay, Figureau, Gaillard, Graille, ainsi que MM. Amell, Audigier, Bellot, Cartier, Chambole, Fondras, Gaillard, Grange, D. Laporte.

Étaient excusés : Mmes Cartier, Milane, Redon, Roche et MM. R. Pochet, le docteur P. Pochet, Redon, Roche, le docteur Rouel, Rouyat, Saugues, Semin.

Prochaine séance le 10 octobre.



Devant l'opéra : le débarquement d'un groupe de F.F.I. en armes qui va prendre position à la préfecture... C'était la Libération de Clermont.

NOVEMBRE 1942-AOÛT 1944

Au lendemain de la Libération fut créé à Paris le Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale. Son but était de rassembler tous les documents et renseignements concernant cette période. Pour cela, il disposait d'un ou de plusieurs correspondants départementaux. D'autre part, ceux-ci devaient, dans la mesure du possible, dresser une carte indiquant tous les faits ayant eu un rapport avec la Résistance.

Dans le Puy-de-Dôme, ce travail a été tardivement fait puisque cette carte n'a été achevée qu'à la fin de 1981 et éditée grâce à une subvention du Conseil général. Comme toutes les cartes semblables - la majorité des départements en possède une - elle a été distribuée dans tous les départements et dans toutes les écoles du Puy-de-Dôme et un certain nombre a été déposé aux Archives départementales.

La rédaction de cette carte s'est heurtée à de nombreuses difficultés : disparition de nombreuses personnes qui auraient pu apporter des renseignements ; témoignages souvent incertains des survivants ; insuffisance des sources officielles. Néanmoins, les activités qui, de près ou de loin, se rattachent à la Résistance, ont pu y être signalées, bien que certaines omissions y soient certainement décelables.

La localisation des maquis...

On y trouve la localisation des maquis et l'indication de leurs principaux déplacements ; les parachutages ; les réquisitions attribuées aux maquis ; les actions de la Résistance contre les personnes accusées d'intelligence avec l'ennemi ; les accrochages et les combats ; les sabotages ; les endroits où s'exerça la répression

ennemie ; les bombardements aériens alliés. La ville de Clermont-Ferrand fait, en outre, l'objet d'une cartouche spéciale de la carte.

En ce qui concerne la localisation des maquis, en raison de leurs déplacements, seuls ont pu être notés ceux qui sont restés un temps relativement long au même endroit. La carte confirme que les maquis ont surtout été implantés dans les régions accidentées : chaîne des Puys et nord-ouest du département, massif du Mont-Dore et ses abords, Livradois et montagnes des Bois Noirs et du Forez.

Une zone d'implantation recouvre la chaîne des Puys, à proximité de Clermont-Ferrand, et s'étend vers le nord-ouest et l'ouest du département.

Elle est délimitée par des maquis des régions de Manzat, Ayat, Menat, Lapeyrouse, Pionsat, Charenat, Saint-Avit, Giat, Verneugheol, Prondines.

Cette zone comprend des implantations particulièrement denses autour de Pontgibaud et dans un triangle Cisteme, Pontaumur, Bromont. Une autre zone est constituée par le massif du Mont-Dore, avec les maquis de la vallée du Sancy, de La Bourboule, de Murrol, de Besse, de La Tour-d'Auvergne, de Taupes.

Elle se prolonge aux abords ouest, sud et est du massif avec, à l'ouest, les maquis de Saint-Julien, Bourg-Lastic, Messeix, Larodde, Cros, Bagnols ; au sud, les maquis de Picherande, Saint-Genès-Champagne, Eglise-neuve, Compains, Valbelex ; à l'est, les maquis de Renières, Roche-Charles, Saint-Floret, Saint-Nectaire.

Une troisième zone est constituée par le Livradois, entendu au sens large. Elle est délimitée par les maquis de Neuville, Sallèles, Saint-Jean-en-Val, Esteil, Saint-Germain-l'Herm, Arlanc, Marsac-en-Livradois, La Chapelle-Agnon, Courpière. La quatrième zone est constituée par les maquis établis au cœur des Bois Noirs et du

Forez : région de Montoncel, Saint-Rémy-sur-Durolle, Chabreloche, Vodable, Le Brugeron, Valcivière, Saint-Anthème.

...Et leur appartenance

Lorsque cela a été possible, l'appartenance a été signalée : MUR, A.S., F.T.P., etc. De nombreux maquis relèvent du MUR. Les F.T.P. sont particulièrement implantés à l'extrême nord-ouest du département, dans le Livradois et au cœur des Bois Noirs et du Forez.

Les principaux déplacements des maquis sont signalés par exemple sur les limites du Puy-de-Dôme et de la Corèze et sur les limites du Puy-de-Dôme et de la Loire dans la région de Montoncel, dans celle de Vodable et dans celle de Viviers en direction d'Esivareilles à la fin d'août 1944. La filière pour le passage de l'Allier vers le Mont-Mouchet, fin mai 1944, est signalée.

Sont signalés, dans le sud du département, les mouvements vers le Mont-Mouchet, fin mai 1944, et les replis après les combats du Mont-Mouchet et de la Truyère, deuxième quinzaine de juin 1944. La carte indique que le C.D.L. s'est réuni le 20 janvier 1944 à Aubière, le 9 mars 1944 à Chadeleuf, au début de juin 1944 à Chadeleuf, le 18 août 1944 à La Tour-d'Auvergne.

Dates des parachutages

Les lieux et les dates des parachutages, destinés en principe au MUR, ont été déterminés d'après les renseignements fournis par le comité d'histoire, lui-même documenté par les archives anglaises. La carte distingue les réussites et les échecs relativement nombreux ; elle donne le nom des terrains. Les parachutages se sont déroulés non seulement dans les zones d'implantation des maquis mais également dans la région d'Ennezat, Marignat, Orléat, Chas.

La carte signale les opérations de réquisitions attribuées aux maquis, réquisitions de tabac, de vêtements, de produits d'alimentation, de véhicules, d'essence, etc. Pour chaque lieu en cause la carte donne des indications sur le nombre des réquisitions. Les actions de la Résistance contre des personnes accusées d'intelligence avec l'ennemi sont également notées, mais grâce à des renseignements assez approximatifs.

La carte indique les accrochages et les combats entre maquisards et troupes allemandes. Ces opérations se sont déroulées soit dans les

zones d'implantation des maquis, soit au long des grands axes routiers. La carte indique aussi les sabotages.

Le recensement des sabotages des voies ferrées est assez sûr, car effectué d'après les archives de la S.N.C.F. La ligne de Clermont-Ferrand à Nîmes a été sabotée en de nombreux points dont quatre fois près de Longues et dix fois près du Saut-du-Loup. La ligne de Clermont-Ferrand à Lyon par Thiers et Boën a été sabotée en de nombreux points dont quatre fois près de Pont-du-Château, deux fois près de Pont-de-Dore et deux fois près de Thiers.

La ligne de Clermont-Ferrand a été sabotée 15 fois ; celle de Riom à Gannat 10 fois ; celle de Clermont-Ferrand à Volvic 7 fois ; celle de Volvic à Lapeyrouse 12 fois, dont 6 fois près des Ancizes et 4 fois près de Saint-Gervais. Ont été également sabotées les lignes de Volvic à Eygurande ; d'Eygurande à Montluçon, près de Giat ; de Vichy à Sembadel. Les indications concernant les sabotages des lignes électriques à haute tension sont sans doute incomplètes. Cependant la carte signale des sabotages nombreux.

Pour les sabotages divers, agricoles, industriels, miniers, etc., il était difficile d'indiquer leurs résultats parfois presque nuls, parfois très importants.

En réponse aux actions de la Résistance la répression ennemie a été fréquente. Il a été possible de porter sur la carte les lieux où elle s'est exercée. Quand cela est possible, la carte indique la date de l'opération de répression et le nombre des victimes. Il s'agit alors des victimes tuées sur place à l'exclusion de celles exécutées ailleurs ou décédées en déportation. La carte signale, notamment, les victimes de la répression ennemie dans la chaîne des Puys, à Prondines, à

Saint-Ours, à Volvic, à Montaigu-en-Combrailles, pour le nord-ouest du département ; dans la vallée du Chavanon, à Messeix, à Saint-Donat, à Saint-Genès-Champagne, à Compains, à Roche-Charles, à Saint-Floret, dans les vallées du Sancy et de Chadeleuf, pour le sud-est du département ; à Sarpol, à Chaméane, à Isserteaux, à Billom, au Brugeron, au col des Pra-deux, pour le sud-est du département ; à Chas, à Vollore, à Thiers pour le nord-est du département.

La localisation des bombardements alliés peu nombreux et bien connus n'a pas posé de difficulté particulière : bombardements d'Aulnat, le 10 mars 1944 et le 30 avril 1944 ; bombardement de Clermont-Ferrand (Cataux) le 16 mars 1944.

Clermont-Ferrand fait l'objet d'un cartouche spécial de la carte qui signale pour la ville, vingt-huit opérations de réquisition attribuées aux maquis ; soixante sabotages divers et quatorze actions contre des Allemands isolés ou en groupe.

Aspect très vraisemblable

La carte de la Résistance dans le Puy-de-Dôme d'un point de vue global donne un aspect très vraisemblable de la situation entre 1942 et 1944. Mais il ne faut pas y chercher une exposition exhaustive et définitive. Avec sans doute ses omissions et, peut-être ses erreurs, elle doit inciter l'historien à la modestie quand il veut établir la vérité même - et peut-être, surtout - pour une période récente.

Il est à noter qu'aucune indication n'est donnée sur le nombre des arrestations, des exécutions dans les prisons ennemies et sur les déportations, lesquelles ont donné lieu à une étude de D. Martin parue dans la Revue d'Auvergne en 1972.

Validation des services militaires dans les F.F.I.

(Suite)

Nous disions dans notre dernier article (voir LE MUR du 20 octobre), qu'une instruction ministérielle du 8 février 1945 prescrivait de fixer pour chaque groupement de résistance ou de maquis, la date d'origine des opérations actives de résistance ou de combat.

Cette date devra servir à déterminer — dans les corps de troupe — la date d'origine des services militaires de chacun des membres du groupement, compte tenu de la date d'entrée dans le groupement, lorsqu'elle aura été postérieure.

Or, voilà comment la question a été tranchée et de beaucoup simplifiée, éliminant tout risque de fraude, dans la 13^e région militaire.

Une décision du ministère de la Guerre toujours en vigueur (359 Cab. du 26-9-44, en application des décrets des 19 et 26 septembre, suite à l'ordonnance du 9 juin 1944), prescrivait la constitution d'une commission, dite d'incorporation, aux fins de « faire constater leurs services dans les F.F.I. à tous les résistants et d'établir leurs droits à la qualité de combattant des F.F.I.

Cette commission présentait toutes les garanties voulues pour que le travail soit sérieux et après avoir « procédé à la vérification des états des services des intéressés par des officiers et membres de la résistance, qualifiés à cet effet, soit individuellement désignés, soit constitués en commission et offrant, en tous cas, toutes garanties, un certificat individuel était établi et remis aux combattants F.F.I., récompense des services actifs rendus au pays.

Ce certificat est devenu le document de base en ce qui concernait l'engagement à titre F.F.I. (2057 RE) et comme la date d'entrée en service F.F.I. y était indiquée, elle pouvait être portée sur les pièces matricules (D.M. 5803-EMA, du 18 mai). En principe, cette date ne devrait pas être antérieure au 1^{er} janvier 1943 (1^{er} EMGG).

Ce certificat, portant une bande tricolore pour notre région, et un numéro d'ordre, sera désormais la seule pièce officielle à fournir pour la validation, par les unités, du temps passé dans les F.F.I. comme temps militaire. Mais pour être en accord avec les récentes dispositions de la D.M. 13.172 EMA-1, du 12 septembre, il portera, en plus de la signature du président de la commission d'incorporation, celle du général commandant la 13^e région militaire.

Démobilisation. — Paiement d'une prime de démobilisation libérable pour les F.F.I.

Les dispositions suivantes ont été prises par le ministère de la Guerre en ce qui concerne la prime de démobilisation et les permissions libérables.

1. — **Prime de démobilisation.** — Une prime de démobilisation de 1.000 francs sera payée à tous les militaires démobilisés, à l'exception de ceux auxquels leurs administrations ou entreprises ont conservé leur traitement ou salaire proprement dit, durant leur présence sous les drapeaux.

Toutefois, cette avance ne sera pas payée aux personnels démobilisés, se trouvant déjà dans leurs foyers. Ceux d'entre eux qui pourront prétendre au bénéfice de la prime de démobilisation la percevront suivant des modalités qui seront fixées ultérieurement.

Les bénéficiaires souscriront une de

claration certifiant, sous leur responsabilité qu'ils n'ont pas dans l'exception prévue au premier alinéa du présent paragraphe.

Ces dispositions s'appliquent aux militaires étrangers, indigènes, nord-africains et indigènes coloniaux.

2. — **Permissions libérables.** — Les démobilisables pouvant prétendre à une permission de détente au moment de leur libération, seront effectivement libérés à la date prévue, mais ils percevront la solde et les indemnités correspondant au nombre de jours de permission auxquels ils ont droit.

En outre, en ce qui concerne les engagés pour la durée de la guerre, le ministre de la Guerre vient de prendre la décision du 22 juin, dont le texte est donné ci-dessous :

DECISION

1. — A partir du 1^{er} juillet 1945, les engagés volontaires pour la durée de la guerre, suivront le sort de leur classe de démobilisation.

2. — Ils bénéficieront d'une permission libérable de trente jours avec solde.

3. — Ceux dont la classe n'a pas encore été appelée pourront, selon leur désir :

— Ou bien demeurer sous les drapeaux pour accomplir sans interruption leur service légal ;

— Ou bien être démobilisés avec le plus jeune contingent de réservistes pour être ensuite appelés avec leur classe et terminer ainsi la durée de leur service actif.

CHRONIQUE FEMME DE LA

Monsieur Pineau, con

Elevée à la campagne, je savais que, lorsqu'« on tue le cochon » la graisse est fondue pour obtenir du saindoux.

Fort de cette connaissance, je me réjouissais, comme beaucoup de ménagères, des promesses de M. Pineau, en ce qui concerne les distributions de matières grasses en général et de saindoux en particulier.

Je viens de toucher la ration du mois et j'ai été désagréablement surprise en « flairant » le fameux saindoux, de lui trouver une odeur n'ayant rien de commun avec celle que l'on aurait été en droit d'en attendre... L'odeur et aussi le goût, ai-je pu conclure après avoir « goûté » du bout du doigt... Après tout, peut-être ce mot de saindoux s'applique-t-il à toutes sortes de graisses, ai-je pensé aussi, et variant en avoir le cœur net, j'ai consulté le dictionnaire Quillet. Il m'a dit : Saindoux : graisse de porc fondue.

Alors, Messieurs du Ravitaillement ? C'est très beau de nous promettre monts et merveilles

CROIX DU COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA GUERRE 1939-1945

La croix du combattant volontaire de la guerre 1939-1945 a été attribuée aux personnes dont les noms suivent :

Par décision du 19 janvier : MM.
 Bonnamain J. (Mayres), Brandely R. (Le Mont-Dore), Dapzol M. (Ambert), Deffradas A. (Marat), Desfayes P. (Clermont-Fd), Doupeux E. (Thiers), Duclos L. (Villoreville), Fradot J. (Beaumont), Gaillet F. (St-Sylvestre-Pragoulin), Goigoux A. (Rocheft-Montagne), Grave L. (Saint-Babel), Gripel (St-Quentin-sous-Sauxillanges), Lamothe J. (Romagnat), Mamet E. (Aulnat), Morges H. (Bromont-Lamotte), Nuret A. (Blanzat), Ozannat L. (Saint-Diéry), Prugnard P. (Cébazat), Rebord L. (Saint-Germain-L'Herm), Ribeyre Ch. (Egliseneuve-des-Liards), Thomarat G. (Montaigut-en-Combrailles).

Par décision du 16 février : MM.
 Baraduc J. (Clermont-Fd), Batisse G. (Clermont-Fd), Bauthier R. (St-Genès-la-Tourette), Beaudonnat P. (Chanonat), Béraud F. (Montel-de-Gelat), Berrier R. (Clermont-Fd), Brosseau H. (Enval), Brunel R. (Clermont-Fd), Chabassière A. (Gouttières), Champrobert R. (Clermont-Fd), Chassaing A. (St-Maurice-ès-Allier), Couchard E. (Clermont-Fd), Courtois R. (Clermont-Fd), Dacher C. (Aigueperse), De Cecco S. (Clermont-Fd), Duche H. (St-Julien-de-Coppel), Fontfrède J. (St-Beauzire), Gaillard L. (Clermont-Ferrand), Gaydier G. (Lezoux) ;

MM. Gaillard L. (Clermont-Fd), Jarrige J. (Billom), Lacombe J. (Clermont-Fd), Lacruche A. (Brousse), Lassimone L. (Clermont-Fd), Lastique R. (Clermont-Fd), Marinier P. (Auzat-sur-Allier), Mauras R. (Ambert), Montel A. (Saint-Gal-sur-Sioule), Mordier F. (Gerzat), Neyret F. (Clermont-Fd), Patuoret E. (Cellule), Paul M. (Larodde), Rochette R. (St-Gervais-d'Auvergne), Roulard M. (Beaumont), Roussel C. (Manglieu), Vercruysse R. (Lempdes), Vialfont G. (Ambert), Vigier R. (Egliseneuve-près-Billom).

Une action de résistance des Postiers

En novembre 1942, au Central Télégraphique de Clermont-Ferrand, il y avait une dizaine de réservistes allemands qui gardaient le Central et qui dormaient la nuit dans la « salle des mesures » (vérification des lignes téléphoniques).

Au central, deux camarades postiers : Montmory Elie et Gérard Louis avaient eu des contacts avec un groupe de l'A.S. et

avaient pris les noms de résistants de : Quasimodo et Hivert pour faciliter ces contacts.

Il leur fut demandé de calquer tous les plans des satellites des lignes téléphoniques de Clermont-Ferrand.

Ces deux camarades qui étaient de service de nuit dans la salle du téléphone (suite en dernière page)

se relayèrent pendant des jours pour faire ce travail. Lorsque l'un n'était pas de service, il se levait la nuit pour se rendre au Central et aider son camarade, jusqu'au matin.

Le papier calque était fourni par M. Queyriaux, libraire à Clermont-Fd et cela gratuitement, ainsi que crayons, encre, etc.

Tout allait bien, mais il manquait un plan que l'on ne pouvait prendre car il était accroché au mur de la fameuse salle « des mesures ».

Ils eurent alors une idée audacieuse : ils coupèrent un circuit d'un abonné ce qui déclancha immédiatement la sonnerie de panne dans la « salle des mesures ».

Puis, l'un d'eux revêtit une vieille blouse grise et mit dans la poche, de façon très apparente, un tournevis et une pince. Il descendit dans la salle des mesures et en ouvrant la porte il vit les allemands tous réveillés et très mécontents de cette sonnerie ininterrompue.

Notre camarade ne connaissant pas l'allemand, leur fit comprendre par gestes que c'était une panne et, en leur montrant le plan suspendu au mur, qu'il en avait besoin, et sans plus il le décrocha et l'emporta sans que les allemands réagissent.

Remontant dans la salle du téléphone, avec son camarade, ils rétablirent la coupure et s'empressèrent de décalquer le plan.

Le lendemain, à 7 heures, le camarade redescendit le tableau et le raccrocha au mur, devant les sourires de satisfaction des allemands.

Ces deux camarades ont fait partie par la suite de la Résistance P.T.T. sous les noms de Cabillot pour Gérard et toujours « Quasimodo » et plus souvent « Elie » pour Montmory qui, lui, arrêté par la Gestapo à la suite de ses nombreuses actions de résistance, est mort en déportation en même temps que d'autres postiers du Central télégraphique de Clermont-Fd.

*Extrait du journal Résistance d'Auvergne ?
Année ?*

FRANÇOIS LACOLÈRE
(ARAGON)

**NEUF
CHANSONS
INTERDITES**

1944 - 1945

Édité par le Comité des Intellectuels
de Clermont-Ferrand

**NEUF CHANSONS
INTERDITES**

Ballade de celui qui chanta dans les supplices

« Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin... »
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains.

On dit que dans sa cellule,
Deux hommes, cette nuit-là,
Lui murmuraient : « Capitule.
De cette vie es-tu las ?

Tu peux vivre, tu peux vivre,
Tu peux vivre comme nous !
Dis le mot qui te délivre
Et tu peux vivre à genoux...

— Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin... »
La voix qui monte des fers
Parle pour les lendemains.

« Rien qu'un mot : la porte cède,
S'ouvre et tu sors ! Rien qu'un mot :
Le bourreau se dépossède...
Sésame ! Finis tes maux !

Rien qu'un mot, rien qu'un mensonge
Pour transformer ton destin...
Songe, songe, songe, songe
A la douceur des matins !

— Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin... »
La voix qui monte des fers
Parle aux hommes de demain.

« J'ai dit tout ce qu'on peut dire :
L'exemple du Roi Henri...
Un cheval pour mon empire...
Une messe pour Paris...

Rien à faire ». Alors qu'i's partent !
Sur lui retombe son sang !
C'était son unique carte :
Périsset cet innocent !

Et si c'était à refaire
Referait-il ce chemin ?
La voix qui monte des fers
Dit : « Je le ferai demain.

Je meurs et France demeure
Mon amour et mon refus.
O mes amis, si je meurs,
Vous saurez pourquoi ce fut ! »

Ils sont venus pour le prendre
Ils parlent en allemand.
L'un traduit : « Veux-tu te rendre ? »
Il répète calmement :

« Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin,
Sous vos coups, chargé de fers,
Que chantent les lendemains ! »

Il chantait, lui, sous les balles,
Des mots : « ...sanglant est levé... »
D'une seconde rafale,
Il a fallu l'achever.

Une autre chanson française
A ses lèvres est montée,
Finissant la Marseillaise
Pour toute l'humanité !

Chanson du Franc-Tireur

Ce n'était pas assez, Patrie,
Que ce torrent de soldats verts
Et ton vin rouge dans leur verre
Et ton armée à la voirie !

Il leur fallait les bras des hommes
Et le cœur naïf des enfants.
Matins gammés ! Jours étouffants !
Sommes-nous des bêtes de somme ?

Bluets noyés dans l'eau des blés...
Cols des marins, couleur des veines...
Qui voit nos peines voit nos haines :
Tous nos navires ont coulé.

Toulon, plus un mât n'y ba'ance !
Je n'entends que mon cœur qui bat
Tout bas, tout bas, tout bas, tout bas,
Il règne un bizarre silence.

Le silence blanc des statues
Dont les yeux vides sont sans larmes,
Et dans l'absence de tes armes,
Ma France, que désires-tu !

O pareille au Christ aux outrages !
Le mensonge en fait de baillon,
Par les mai lons de tes haillons
Saignant le sang pur des otages...

Ils t'ont couverte de prisons,
De ce masque affublée où grince
L'énigme sourire de Reims
Sous les fleurs de la trahison...

Ils ont mis un sceptre de paille
Dans ta main pour rire de toi,
Puis t'ont hissée au haut des toits
Comme un mauvais épouvantail...

Devant toi pliant le genou,
En ton nom rendu la justice...
Qu'importe qu'ils te travestissent !
Tu restes la même pour nous.

A quoi rêves-tu, notre mère ?
Les yeux perdus, les yeux tournés,
Vers la mer Méditerranée,
A quoi rêves-tu, douce-amère ?

« Je rêve, dit-elle, au printemps,
A notre gloire impérissable
Qui refléurit parmi les sables...
Je rêve d'Afrique, et j'attends

Les jours d'Apocalypse où volent
Les burnous rouges des spahis... »
N'attends pas, ma terre envahie !
Nous nous leverons de ce sol !

N'attends pas, tes fils ont choisi
La liberté, cette rebe'le.
Pour que les noces soient plus belles.
Je n'ai pas donné mon fusil.

Mon fusil dormait dans l'armoire.
Mes mains le tiendront mieux caché.
Le temps revient des Francs-Archers.
Mon fusil a bonne mémoire.

Ecoutez, frère d'Algérie,
Les balles chanter l'espérance.
Où je tire, l'écho dit France,
Où je meurs, renaît la patrie !

Prélude à la Diane française

L'homme, où est l'homme, l'homme ? L'homme
Floué, roué, troué, meurtri,
Avec le mépris pour patrie.
Marqué comme un bétail et comme
Un bétail à la boucherie !

Où es l'amour, l'amour ? L'amour
Séparé, déchiré, rompu...
Il a lutté tant qu'il a pu,
Tant qu'il a pu combattre pour
Ecarter ces mains corrompues !

Voici s'abattre les rapaces,
Fumant d'un monstrueux repas.
Les traîtres les saluent bien bas.
Place ! Il te faut laisser l'espace
Au sang mal séché de leurs pas.

La rose de feu des martyrs
Et la grande pitié des camps...
Le pire les meilleurs traquant...
Ne rien sentir et consentir :
Jusqu'à quand, Français, jusqu'à quand ?

Victoire à l'Est où l'ombre est prise
Au piège blanc de la clarté...
O matin de la liberté,
La rouge aurore y terrorise
Un vainqueur désorienté !

Pour lui toute nuit soit mortelle !
Que toute fenêtre ait du plomb,
Toute main vivante un boulon !
Que l'épouvante l'écartèle !
Que le sol brûle à ses talons !

Il dormirait dans nos a'côves ?
Il rêverait dans nos maisons
Devant nos calmes horizons ?
Il faut chasser la bête fauve
Et sa chienne de trahison.

Ce n'est plus le temps de se taire :
Quand le ciel change ou va changer,
Ne me parlez plus du danger !
Voyez, voyez, sur notre terre,
Le pied pesant de l'étranger !

Entendez, Francs-Tireurs de France,
L'appel de nos fils enfermés...
Formez vos bataillons, formez
Le carré de la délivrance,
O notre insaisissable armée !

Renaissiez de votre colère,
Comme une voile dans le vent,
Vannant l'univers à son van,
La grande force populaire
Unie et plus pure qu'avant...

Des armes, où trouver des armes ?
Il faut les prendre à l'ennemi.
Assez d'attendre l'accalmie !
Assez manger le pain des larmes !
Chaque jour peut être Va'my.

Romance des Quarante Mille

Qu'ont dit mourant les cheminots de Rennes ?
Qu'ont fredonné les cachots de Paris ?
Cette clameur que les bourreaux entraînent,
Châteaubriant ! les passants la reprennent,
Et fusillé le refrain fleurit.

Désespérant ailleurs te faire taire,
Voici chez toi les étendards gammés.
Chanson qu'avant nous nos aïeux chantèrent !
Tu disais vrai, Chanson des Volontaires,
Et dans nos bras saignent nos bien-aimées...

Tes mots avaient ici toujours le sens
Dont se grisa l'Europe en d'autres temps.
Et les tyrans pâles de leur puissance
Vinrent chercher où le chant prit naissance,
Dans le Vieux-Port, ce cœur rouge battant.

Quel point de fer a frappé sur la porte ?
Que voulez-vous, fils de la trahison ?
Qu'avons-nous fait qui fait qu'on nous déporte ?
Osez-vous nous prendre nos maisons ?
Comme à des serfs qui tombent en main-morte,

« Où je suis né, laissez-moi que j'y meure ! »
Dit le vieillard à ceux qui le chassaient.
Quoi ! Des Français nous volent nos demeures ?
Quoi ! Des Français se sont faits écumeurs,
Pour l'ennemi torturant des Français !

Avec des yeux qui croient qu'on les trompa.
Ca, des Français ? Les enfants les regardent
Il faut s'enfuir avec ses maigres hardes.
Ca, des Français ? O Vierge de la Garde,
Vous les voyez, et vous ne bronchez pas !

Que l'étranger ne trouve que les braises
De notre haine au foyer déserté !
Janvier vengeur souffle une Marseillaise
Par la fenêtre où vont valser les chaises,
Jette ton cœur s'il ne peut s'emporter !

Quarante mille en marche vers le bagne...
L'étrange chaîne et l'étrange convoi !
D'Afrique vient, qui tourne et l'accompagne,
Un vent d'espoir dont blêmit la campagne
Et la chiourme écoute cette voix.

Un air ancien dont les Tyrans s'émurent
Siffle ce soir au simoun d'Algérie...
Quarante mille en marche, et qui murmurent
Cet air issu, Marseille, de tes murs...
Quarante mille enfants de la Patrie !

La Délaisée

Ne t'en va pas, mon cœur, ma vie.
Sans toi, le ciel perd ses couleurs.
Désert des champs, jardins sans fleurs :
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas où va le vent.
Sans toi, tous les oiseaux s'envolent
Et toutes les nuits sont des folles.
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas où se perd l'eau,
Méprisant le bonheur des verres
Et l'univers des arbres verts...
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas comme le sang
Qui saute à la main qui me blesse,
Ma chère force et ma faiblesse...
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas où fuit le feu
Quand la paille à peine défaille
Qu'elle est cendre pour qu'il s'en aille.
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas dans les nuées,
Mon bel aigle ami des orages.
Je peux mourir de ton courage :
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas chez l'ennemi
Qui t'a pris ta terre et tes armes.
Crois en la mémoire des larmes.
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas, c'est félonie,
Ces discours, ces chansons, ces fêtes...
Homme, sachez ce que vous faites !
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas où l'on te dit
Avec des grands mots pour enseigner.
Quand c'est la blessure qui saigne,
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas chez le tyran
Forger sa puissance toi-même
Et des fers pour ceux que tu aimes !
Ne t'en va pas !

Ne t'en va pas. Prends ton fusil.
Siffle ton chien, chasse les ombres.
Chasseur, chasseur, tu es le nombre !
Ne t'en va pas,
Prends ton fusil !

Chant français

Je reviendrais dans ma ville majeure.
Il y fera le temps de tous les jours.

Le ciel aura sa commune douceur,
Mais les passants des visages de sourds...

Si quelque part plus un orgue n'y pleure
Et si le plomb des pigeons se fait lourd,

Quel secret noir y nourrit les rumeurs
Que les longs soirs ne parlent plus d'amour ?

Ah, quel silence ! On entendrait son cœur
Comme un chanteur mendiant dans les cours...

Qui donc a mis, pour d'étranges chauffeurs,
D'étranges mots à tous les carrefours ?

Des coups de feu fleurissent les hauteurs
Et le mensonge habite dans ma Tour.

Les faux amuseurs de la mauvaise heure
Y feignent jongler dans la fosse aux ours.

Or, ces bateleurs ont des mains de beurre
D'où tombe la balle au premier tambour !

Je vois les larrons, mais où le Sauveur,
Mon peuple à jamais grand de sa bravoure ?

Mon peuple est là dans ma ville majeure,
Qui s'est levé sans attendre le jour...

Chanson de l'Université de Strasbourg

Cathédrale cou'eur du jour,
Prisonnière des Allemands,
Tu comptes inlassablement
Les saisons, les mois, les moments,
O cathédrale de Strasbourg !

Ils étaient partis, emportant
Ce que contient une besace,
Le souvenir de tes rosaces
Et de cigognes sur l'Alsace...
Cela fait un bon bout de temps.

Enseigner, c'est dire espérance.
Etudier, fidélité.
Ils avaient, dans l'adversité,
Rouvert leur Université,
A Clermont, en plein cœur de France.

Maîtres du haut savoir ancien,
Jeunes gens aux regards de juge,
Vous préparez dans ce refuge
Les lendemains du grand déluge,
Quand Strasbourg reverra les siens.

Science, longue patience !
Mais d'où vient qu'ici tout s'est tu ?
Les Nazis sont entrés et tuent :
La force est leur seule vertu,
La mort est leur seule science.

Ils dispersent d'un poing de fer
Jusqu'aux cendres de nos foyers...
Ils tirent au hasard... Voyez
Ce corps sur la chaire p'oyé !
Que faire, mes amis, que faire ?

Le massacre des Innocents,
Sachez qu'Hérode, s'il l'ordonne,
C'est peur d'un enfant de madone
Parmi vous, qui naît et s'étonne
De la belle couleur du sang !

Les fils de Strasbourg qui tombèrent
N'auront pas vainement péri.
Si leur sang rouge refléurit
Sur le chemin de la patrie
Et s'y dresse un nouveau Kléber.

Des Klébers, par le temps présent,
Il en est cent, il en est mille :
Des militaires, des civils,
Dans nos montagnes et nos villes,
Les Francs-Tireurs et Partisans !

A Strasbourg, nous irons ensemble
Ainsi qu'il y a vingt-cinq ans...
La victoire est dans notre camp !
A Strasbourg, dites-vous, mais quand ?
Regardez les Prussiens qui tremblent !

A Strasbourg, à Prague, à Oslo,
Trois universités martyres,
Regardez-les tandis qu'ils tirent,
Sachant déjà qu'ils vont partir
Et que la défaite est leur lot.

Regardez-les : comme ils faiblissent !
Conscients de leur destinée,
Les bourreaux sont les condamnés.
Nous les chasserons cette année,
Malgré leurs chars et leurs complices !

Aux armes, héros désarmés !
Pour Strasbourg, la France et le monde
Entendez cette voix profonde
Qui gronde, qui gronde, qui gronde :
Meurent les assassins gammés !

Cathédrale cou'eur du jour,
Prisonnière des Allemands,
Tu comptes inlassablement
Les saisons, les mois, les moments,
O Cathédrale de Strasbourg !

Marche française

Quand il arriva la saison
Des trahisons et des prisons,

Quand les fontaines se troublèrent,
Les larmes seules furent claires.

On entendait des cris déments,
Des boniments, des reniements.

Des hommes verts et des vautours
Virent obscurcir notre jour.

Ils nous dirent : « Vous aurez faim ! »
Dans la main, nous prirent le pain.

Ils nous dirent : « Jetez vos livres !
Un chien n'a que son maître à suivre. »
Ils nous dirent : « Vous aurez froid ! »
Et mirent le pays en croix.

Ils nous dirent : « Les yeux à terre !
Il faut obéir et se taire. »

Ils nous dirent : « Tous à genoux !
Les plus forts s'en iront chez nous. »

Ils ont jeté les uns aux bagnes,
Pris les autres en Allemagne...

Mais ils comptaient sans Pierre et Jean,
La colère et les jeunes gens.

Mais i's comptaient sans ceux qui prirent
Le parti de vivre ou mourir

Comme le vent dans les cheveux,
Comme la flamme dans le feu !

Croisés non pour une aventure,
Une lointaine sépulture,

Mais pour le pays envahi
Contre l'envahisseur haï !

Chassons, chassons nos nouveaux maîtres,
Les pillards, les tueurs, les traîtres !

Le bon grain du mauvais se rie :
Il faut mériter sa patrie.

Chaque jardin, chaque ruelle
Arrachés à des mains cruelles.

Chaque silo, chaque verger,
Repris aux mains des étrangers.

Chaque colline et chaque courbe
Chaque demeure et chaque fourbe.

Chaque mare et ses alevins,
Chaque noisette d'un ravin.

Chaque mont, chaque promontoire,
Les prés sanglants de notre histoire.

Et le ciel immense et clément,
Sans nuage et sans Allemand...

Il faut libérer ce qu'on aime
Soi-même, soi-même, soi-même !

Gloire...

Ceux qui n'ont pas voulu se rendre,
Ceux qui n'ont pas voulu se vendre,
Les enfants couleur de patrie
Oont caché leur cœur sous la cendre,
Dans la flamme cherché l'abri
Des salamandres...

« Où sont nos beaux amis ? Où sont,
Hiver, cet hiver, nos garçons ?
Disent les filles solitaires.
Qui nous chantera des chansons ?
Qui saurait longuement se taire
A leur façon ? »

La mère entend. Elle soupire.
Faut-il toujours craindre le pire ?
Ils manquent peut-être de tout...
Ont-ils assez pour se vêtir ?
Il faisait étrangement doux
Quand ils partirent...

Pays profond ! Ciel c'andestin !
J'imagine mal leur destin.
Ils dorment dans quelque mesure.
Il fait froid quand vient le matin,
Et le vent soufifle sans mesure
Leurs feux éteints...

D'autres, toujours dans leurs maisons,
Les yeux fixés sur l'horizon,
Rêvent au chaud contre la montre,
Sans craindre l'homme et la saison,
Les patrouilles, les malencontres,
La trahison...

La trahison bat le tambour
Fait du devoir un calembour,
Et, sous la livrée ennemie,
Dit noir le blanc, crime l'amour,
Dit l'honneur quand c'est infâmie,
Nuit quand c'est le jour !

Nos fils n'ont pas cru l'étranger.
Ils ont préféré le danger
Au harnais noir de son manège.
Et quand la neige vint neiger,
Songez qu'ils étaient sous la neige,
Songez, songez !

France, reprends ton droit d'aïnesse.
Le monde enfin te reconnaisse
A l'audace de tes enfants !
Et, légendaire, tu renaisses,
France, entre les bras triomphants
De ta jeunesse !

Il n'est pas vrai qu'on nous vainquit,
Notre sol ne fut pas conquis
Plus que l'Empire ou que la Corse.
Patriotes, gloire à ceux qui
Sont notre amour et notre force !
Gloire au Maquis !



IMP. PAUL VALLIER
CLERMONT-FD-PARIS